

# LA POUPÉE MODÈLE

Guide des petites Demoiselles

JOURNAL MENSUEL

## LA POUPÉE FONDATRICE AUX MÈRES DE SES FUTURES ABONNÉES

Un comité de poupées modernes et... savantes, considérant l'importance et l'utilité des poupées dans le monde, vient de créer une publication spéciale pour ces demoiselles.

Ce petit journal, complètement écrit dans l'esprit du *Journal des Demoiselles*, est destiné à commencer l'éducation que le grand Journal achèvera plus tard. Il donnera, sous forme d'amusements, les premières notions de ces goûts et de ces travaux d'intérieur qui font les mères de famille dévouées et les maîtresses de maison aimables. L'enfant se défie de tout ce qui a l'air d'une leçon, mais il embrasse avec ardeur un jeu nouveau sous quelque aspect qu'il se présente et quelque but qu'il cache; ce qu'on apprend enfant, on le sait toute sa vie... Telle jeune fille qui aura aimé et dirigé convenablement le ménage de sa poupée, aimera et dirigera de même son vrai ménage.

Mais là ne se borne pas notre ambition, mesdames; nous voulons encore développer, améliorer le cœur de vos enfants; car la bonté s'apprend comme tout le reste, et si l'on cultivait, dès le jeune âge, le cœur comme on cultive l'esprit et les arts d'agrément, les choses n'en iraient que mieux. Or, quel moyen plus efficace pour arriver à ce but que la poupée? Pour vous, mesdames, nous ne sommes qu'un morceau de peau ou de bois plus ou moins perfectionné, mais pour la petite fille, nous avons un bien autre prestige! Sa poupée, c'est une chose vivante, un être plus faible qui réclame sa protection et ses soins. Elle la persécute bien quelquefois, mais comme elle l'embrasse! C'est sa poupée qui, après vous, a le premier battement de son cœur, qui la console dans ses petits chagrins, qui l'amuse dans ses moments de bonne humeur; c'est la tendresse et le dévouement dont elle est capable pour sa poupée, qui lui font comprendre tout ce qu'il y a de tendresse et de dévouement dans le cœur de sa mère et l'initient au rôle qu'elle sera appelée à jouer dans la vie.

*La Poupée Fondatrice et Rédactrice en chef.*

CE JOURNAL PARAÎTRA UNE FOIS PAR MOIS AVEC 24 PAGES DE TEXTE — ET DONNERA DANS CHAQUE NUMÉRO DES GRAVURES, PETITS TRAVAUX D'ENFANTS, JEUX DE PATIENCE, SURPRISES, ETC.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 15 NOVEMBRE ET SE FONT POUR L'ANNÉE ENTIÈRE

Au bureau du Journal des Demoiselles, boulevard des Italiens, 1.

Prix : un an { 6 fr. à Paris.  
7 fr. 50 pour les Départements.

TRENTE ET UNIÈME ANNÉE. — N° IX.

17



## CAUSERIE ARTISTIQUE

## LE TINTORET



TANDIS que Titien, le maître puissant, transportait sur la toile la vie chaude et frémissante, et, après Léonard, Michel-Ange et Raphaël, ces admirables révélateurs de l'idéal, jetait l'art dans une nouvelle voie, moins noble peut-être, mais aussi attachante assurément; tandis que l'ouïent et magnifique Véronèse, lui aussi, conduisait la muse de la peinture, par des routes inexplorées, vers une splendide efflorescence, l'école vénitienne donnait naissance à d'autres peintres qui furent des maîtres aussi, mais qui ne devaient point laisser à l'histoire un nom si glorieux.

Plusieurs cependant égalèrent dans certains tableaux Titien et Véronèse; quelle œuvre peut surpasser en grandeur, en fougue, en maestria certains portraits de Giorgione? Et lorsque Tintoret avait son pinceau d'or, comme on disait en ce temps-là, et qu'il réunissait la correction du dessin, la richesse de la couleur, la majesté de la composition, qui pouvait le faire descendre au second rang? Nous avons des œuvres esquises de Pordenone, de Palma le vieux, de Palma le jeune, du Schiavone. Je ne parle pas ici de Sébastien del Piombo, l'élève de Michel-Ange, que son génie a fait de l'école de Florence et de Rome; ni du Canaletto, qui devait être avec notre Claude Lorrain l'unique peintre de l'eau et du soleil.

Si ces maîtres occupent dans l'histoire de l'art un rang secondaire, ce n'est donc pas qu'ils n'aient atteint quelquefois la perfection. Mais leurs chefs-d'œuvre furent plus clair-émés, mais le caractère particulier de leur talent fut moins tranché, ou leur école moins influente, ou bien encore ils furent moins constamment égaux à eux-mêmes.

C'est là précisément le reproche que la postérité fait au Tintoret. Il avait son pinceau d'or, son pinceau d'argent et son pinceau de fer. Souvent il était lumineux, noble, éclatant; quelquefois noir et dur. Peut-être sa vie difficile, accidentée, longtemps solitaire et toujours fiévreuse, influait-elle sur son génie et rendait-elle son talent inégal comme sa fortune. Aussi vous la conterai-je d'abord, cette courageuse et noble vie qui fut un roman et peut passer pour un exemple.

Comme l'indique le surnom sous lequel il est devenu célèbre, Jacopo Robusti était fils d'un teinturier. Il obéit, en se faisant peintre, à la seule inspiration de son génie. Longtemps il dut travailler seul et deviner les secrets de l'art en contemplant les tableaux des maîtres. Obscur et pauvre, les encouragements ne lui venaient guère, les moyens d'étude ne lui venaient point.

Même souvent il recevait des bourrades pour sa négligence à travailler de l'état de son père, pour sa propension à employer les denrées tinctoriales au coloriage de ses essais. Ses dispositions tout-fois éclatèrent si vivement, qu'il ne fut plus possible à nul de les nier, dans ce temps où le peuple accoutumé aux chefs-d'œuvre, avait l'instinct de l'art si vigoureusement développé. Alors sa famille se décida aux sacrifices. Il entra dans l'atelier de Titien.

Voilà, direz-vous, mesdemoiselles, son avenir qui s'ouvre. Désormais le succès est à lui, s'il sait le mériter, car sous la direction d'un tel maître, les progrès devaient être éclatants et rapides. Point du tout! A peine il était sorti de la première inexpérience, à peine il touchait au talent, qu'il devait être brisé par un de ces coups sous lesquels une nature moins énergique ne se fût jamais relevée.

Chez Titien, il travaillait comme travaillent seulement les jeunes gens pauvres que pousse la vocation et qui ont besoin de parvenir; c'est dire qu'il travaillait deux fois autant que ses condisciples, et qu'il avançait davantage par conséquent.

Un jour... pourquoi faut-il que l'histoire doive enregistrer cette anecdote qui flétrit le caractère d'un artiste pour lequel nous ne voudrions avoir que de l'admiration?... un jour Titien, entrant dans l'atelier où travaillaient ses élèves, y remarqua sur une cloison quelques dessins qui le frappèrent.

« Qui a fait cela? » demanda-t-il sévèrement.

Tintoret se nomma tremblant de peur.

« C'est bien! » dit Titien avec brusquerie.

Le lendemain, le pauvre Tintoretto reçut l'ordre de quitter l'atelier. Il retomba seul et sans guide dans la boutique paternelle, parce que Titien venait de pressentir en lui un rival futur.

Alors, faisant appel à son courage et à sa volonté, il se mit à travailler seul. Au seuil de la misérable chambre qui devint son atelier, il écrivit cette phrase



qui indiquait à la fois son idéal et le but de ses efforts :

« Le dessin de Michel-Ange et le coloris du Titien. »

Quel programme !

Jacopo Robusti ne devait point rester trop en deçà. Il est le seul dessinateur de l'école vénitienne, et son coloris, qui a poussé au noir avec le temps, tenait plus du Titien que du Véronèse. Seul, dans sa chambre, il travaillait nuit et jour, tantôt modelant en terre, d'après Michel-Ange, pour apprendre la charpente humaine ; tantôt modelant les mêmes formes sur une toile avec son pinceau pour se rompre à l'étude des formes ; tantôt allant étudier l'anatomie jusque sur les cadavres dans les hôpitaux.

On l'a vu faire des maquettes en cire, les habiller avec soin, les placer dans de petites chambres de planches ou de carton ; percer des fenêtres dans ces chambres, et y adapter de petites lampes, pour étudier sur les poupées de cire la distribution de la lumière.

D'autres fois, il suspendait ces mêmes maquettes au plafond par un fil, et leur faisait prendre dix positions diverses, puis les dessinait à tous les points de vue.

Vous comprenez, mesdemoiselles, qu'avec cette méthode Tintoret put devenir peintre sans maître.

D'ailleurs, il apprit de çà et de là les procédés de la peinture en travaillant, comme aide, sous les ordres du Schiavone et d'autres peintres, rien que pour le prix des couleurs qu'il employait. Pour vivre il travailla même comme peintre ouvrier.

A force de travailler cependant, il se fit remarquer. Les commandes lui vinrent ; mal payées d'abord, mieux payées ensuite. Il parvint lentement et par d'admirables efforts de patience à cette renommée qui vient vite aux enfants sâés de la Providence. Que voulez-vous ? C'était le temps où Charles-Quint ramassait le pinceau du Titien, où Véronèse avait une cour. Quand l'attention appartenait tout entière à ces brillants météores de l'art, comment se serait-elle détournée d'emblée pour s'attacher au travailleur infatigable que la misère maintenait dans des régions inférieures ? Enfin, tandis qu'on idolâtrait les autres, on l'estima, et ce fut déjà quelque chose.

Pour parvenir, il usa de tout : de la force, il en fallait, pour doubler son génie battu en brèche par la destinée ; du courage, de la patience, de la persévérance ; enfin, même de l'adresse. C'était une nature ardente et active mise en œuvre par une volonté indomptable.

Encore s'il n'avait eu à vaincre que les obstacles qui se surmontent par le travail ; mais quand les autres peintres le virent, avec tant de talent, travailler pour si peu d'argent, ils se ligèrent contre lui et lui suscitèrent mille peines.

Voilà, mesdemoiselles, ce qu'était au quinzième siècle la bonne confraternité des artistes. Et, quand je vous conduirai à Naples, pour y faire connaissance avec Ribera et Salvator Rosa, vous y verrez que les peintres s'assassinaient tout simplement entre eux avec de bonnes escopettes.

J'ai dit qu'après avoir usé de force et de courage, Tintoret u d'adresse. Cette dernière ressource lui réussit enfin.

Les religieux de Saint-Roch voulurent avoir un tableau pour la décoration de leur parloir. Comme

dans ce temps-là les grands artistes abondaient, les moines, tant pour s'éviter l'embarras du choix que pour être mieux servis, imitèrent le sénat de la république, qui mettait ses commandes au concours. Paul Veronèse, le Schiavone, Salviati, Zuccaro se présentèrent avec Tintoret. Mais pendant que les premiers faisaient leurs esquisses, Tintoret trouva moyen d'exécuter le tableau et de le mettre en place, bien qu'il fût fort grand. En même temps que ses concurrents montraient leurs esquisses, il découvrit son œuvre aux religieux surpris ; et, pour neutraliser la défiance des bons pères, qui ne savaient comment prendre le procédé, il s'écria que, quand bien même les religieux croiraient devoir commander un autre tableau, il se trouverait heureux de faire hommage de celui-ci à Saint-Roch, auquel il était redevable de grâces particulières.

Non-seulement les religieux acceptèrent le tableau du Tintoret, mais encore ils firent un traité avec lui pour la décoration du reste de leur couvent, moyennant une pension annuelle de deux cents ducats, c'est-à-dire six cents livres de notre monnaie, qui vaudraient aujourd'hui deux mille francs.

C'était peu ; c'était tout cependant, car désormais Tintoret ayant le pain quotidien assuré, peut choisir ses travaux, ou au moins n'accepter que ceux qui pouvaient lui rapporter honneur et profit.

Et puis, le tableau de *Saint Roch reçu dans le Paradis*, pouvait compter pour une œuvre capitale, qui classait son auteur parmi les maîtres. Tintoretto avait pu donner sa mesure. On sait qu'il composait avec fougue et *maestria*, qu'il entendait l'allégorie et l'agencement des groupes, la distribution de la lumière ; qu'il était décorateur enfin, comme devait l'être un émule de Véronèse ; qu'il travaillait avec une célérité incroyable. Alors on lui confia au palais ducal, concurrentement avec Horace Vecelli et Véronèse, la composition de plusieurs de ces grandes pages qui devaient étonner la postérité.

C'est à Venise, c'est au palais ducal qu'il faut juger le Tintoret. A part ses portraits, qui valent ceux du Titien, et parmi lesquels brille celui de Caterina Cornaro, que vous recevrez avec ce numéro, ses toiles moyennes, outre qu'elles sont rares, rendent peu son génie, qui semble avoir besoin pour se développer des vastes espaces. Certains artistes ne peuvent être bien jugés que dans leur milieu. Il semble qu'il leur faille une certaine perspective pour les mettre à leur plan, un certain entourage pour les faire ressortir.

Titien brille partout d'un éclat égal : que vous le voyiez dans les vastes églises vénitienes, dans les galeries des musées ou dans celles des grands seigneurs anglais, dans l'humble cabinet d'un amateur, il sera partout le plus puissant, le plus intense, celui qui fera pâlir le voisinage. Un des rapprochements artistiques les plus attachants que j'aie vus, c'est celui d'un Titien mis en pendant avec un Rembrandt dans la galerie Bridgewater, à Londres. C'est à rester des heures en contemplation et dans l'indécision, ne sachant lequel écrasera l'autre, et ne pouvant résoudre qu'un point : à savoir que tous deux font paraître ce qui les entoure pâle et froid. Il semble que tandis qu'ils peignaient des hommes vivants et pensants, les autres peintres ne peignaient que des ombres.

Véronèse aussi éclate où qu'il apparaisse. Mais lui,



ce n'est point qu'il se trouve partout dans son milieu, c'est qu'il emporte pour ainsi dire son milieu avec lui. Il est par excellence le peintre de Venise, et il a autant fait pour Venise qu'elle a fait pour lui. Au-si, lorsqu'on arrache ses chefs-d'œuvre à la ville des lagunes pour les transporter ailleurs, il semble qu'elle les suive, et que là où vont les Veronèse, la s'élèvent par enchantement des palais de Palladio.

Pour Tintoret, il n'en est point de même. Partout sans doute ses tableaux seraient de belles pages, mais nulle part comme à Venise ils n'auraient ce caractère de grandeur un peu sombre qui va si bien au palais ducal et fait rêver au conseil des Dix. Je vous ai dit, mesdemoiselles, qu'il s'inspira de Michel-Ange et du Titien : prenant à l'un le dessin vigoureux et correct, l'énergique expression de la pensée ; s'efforçant de prendre à l'autre l'opulente richesse de sa palette, mais n'y réussissant pas toujours. Vous imaginez, d'après cela, ce que durent avoir d'étrange, de heurté, de violent, d'inégal des œuvres exécutées avec une vitesse incroyable.

Venise entière est remplie des peintures du Tintoret : églises, musées, palais. Rien qu'au palais ducal, il a peint tant de tableaux, qu'on s'étonne que la vie d'un homme y ait pu suffire.

C'est d'abord dans la salle dite du *scrutin*, cette *Prise de Zara*, qui passe pour son chef-d'œuvre. Puis, dans la salle du Grand-Conseil, cet immense tableau représentant la *Gloire*, qui passe pour la plus grande peinture sur toile connue (dix mètres sur vingt-cinq) : une partie du plafond qui fut partagé entre Veronèse, le Bassano et lui ; puis la salle des Quatre-Portes ; celle du Sénat, où l'on voit en plafond *Venise, reine de la mer* ; celle du Collège et celle de l'Anti-Collège où Tintoret semble s'être inspiré de Veronèse, pour trouver l'éclat, la couleur et le charme des yeux.

A voir toutes ces grandes choses, dont une seule aujourd'hui absorberait la vie d'un artiste, on croirait en vérité que les hommes du quinzième siècle vivaient double, et nous surpassaient en vaillance et en force autant que dans les temps fabuleux les Titans surpassaient les faibles pygmées nés des cailloux de Deucalion et de Pyrrha.

Ce fut encore une digne femme de ces grandes races du quinzième siècle, cette Catarina Cornaro dont nous vous offrons le portrait ; cette fille de Saint-Marc, qui devint reine de Chypre, pour servir d'instrument à la politique ténébreuse de la sérénissime république. Mais vous avez entendu peut-être le bel opéra d'Halévy, et la touchante et dramatique histoire de la *Reine de Chypre* ne vous est point inconnue.

En ce temps-là donc, l'île de Chypre était un royaume et les souverains de l'île, gentilshommes français auxquels les croisades avaient donné un sceptre en Orient, se nommaient Lusignan. Successivement ils avaient perdu la couronne de Jérusalem et diverses provinces reprises par les Turcs. Venise, alors *reine de la mer* comme depuis le raconta si bien le plafond de la salle du Sénat, peint par Tintoret, convoitait l'île de Chypre qu'elle voyait à la portée des infidèles et mal protégée par ses princes étrangers. Offrir aux rois de Chypre alliance et protection, les gouverner, les affaiblir, établir son influence sur le peuple à la place de celle d'un prince nominal, puis, profiter d'une circonstance pour mettre l'étendard de la république au

lieu et place de la bannière des Lusignan, sans provoquer la colère de la France ou les foudres du Saint-Siège, telle devint alors la politique vénitienne.

Peut-être Andrea Cornaro, patricien de Venise, résidant à Chypre, était-il l'agent mystérieux de cette politique. En tous cas il en devint l'instrument.

Jacques de Lusignan, héritier présomptif de Jean III, prince valétudinaire, voyait ses droits menacés par les intrigues d'une belle-mère ambitieuse, Hélène Paléologue, qui voulait régner à la mort d'un faible époux. Andrea chercha le moyen de s'établir dans l'esprit du jeune prince menacé de déshérence, et commença par lui montrer le portrait d'une de ses nièces, Catarina Cornaro, qui était une des plus belles personnes de Venise. Jacques de Lusignan devint amoureux, d'autant plus, qu'à la vue du portrait, on joignit l'énumération des vertus et des talents de la belle patricienne. Maître de son cœur, Andrea persuada facilement son esprit, et fit entendre au jeune prince que l'époux d'une fille de Saint-Marc n'aurait rien à craindre des intrigues d'Hélène Paléologue, parce qu'il serait à jamais l'allié de la puissante république. A la mort de son père, Jacques s'empressa de demander la main de Catarina et l'appui des Vénitiens.

C'est ainsi, mesdemoiselles, que la belle fille des lagunes devint reine de Chypre, fit son entrée dans l'île le 1<sup>er</sup> juin 1469 sur une escadre vénitienne et avec une pompe extraordinaire.

Débarrassé à jamais de toutes les rivalités, maître de son royaume par les soins de ses puissants alliés, époux d'une femme adorée, qui était le gage d'une précieuse alliance, Jacques s'entoura de Vénitiens, et distribua aux compatriotes de Catarina les charges, les honneurs, les emplois. Bientôt, chose étrange ! sous le gouvernement de ces fils de la plus sage des républiques, les Cypriotes murmurèrent. Mille injustices se produisaient dans l'armée ; mille exactions dans les finances ; mille passe-droits dans la justice. Et quand ils en appelèrent à leur prince qu'ils savaient jeune, qu'il croyaient intelligent et fort, ils se trouvèrent en présence d'un vieillard idiot et faible comme son prédécesseur Jean III.

Quelle puissance influente étioilait ainsi dans la force de l'âge, les rois de Chypre ? Comment le sceptre devenait-il si lourd, que les plus fortes mains fléchissaient sous son poids ? Nul ne l'aurait su dire, mais beaucoup soupçonnèrent que le conseil des Dix avait un poison mystérieux qui réduisait en peu de temps à l'impuissance les personnalités qui gênaient la politique vénitienne.

Même, à son lit de mort, quatre ans après son élévation au trône, Jacques désabusé de l'amitié des Vénitiens, osa les accuser. Il fit venir sa femme, noble créature de laquelle au moins il avait la consolation de ne pouvoir douter. Catarina était enceinte : « Je meurs du poison de Venise, lui dit-il, votre patrie d'hier, votre plus mortelle ennemie aujourd'hui. Défendez contre elle la liberté de votre peuple et le royaume de notre enfant. »

Qui s'en serait douté ? Cette jeune femme que les honneurs étaient venus prendre presque malgré elle, dans un palais du *Canal grande* pour la porter sur un trône oriental ; qui n'avait jamais songé jusque-là, ni aux combinaisons de la politique, ni aux envirements du pouvoir, dont la république croyait avoir si facilement raison, quand elle se trouverait seule, en pré-



sence de la guerre civile, se sentit tout à coup devenir reine et mère.

Quelques mois après que l'infortuné Jacques eut expiré dans d'horribles souffrances, plusieurs conspirations éclatèrent. L'amiral Mocenigo, qui, l'année suivante, devait devenir généralissime de la République et conduire les flottes vénitienes à une célèbre défaite, croissait en ce moment sur les côtes de Chypre. Sous le prétexte de venir au secours de la reine et de son fils, l'un au berceau, l'autre à peine remise des fatigues de la maternité, il lui proposa de céder la régence à Venise.

Mais à une telle proposition, la reine indignée ne répondit que par un refus énergique et par la destitution de tous les Vénitiens, qui occupaient les emplois. Elle prit en main les rênes du gouvernement et sut tenir tête à la terrible Venise, à l'étonnement de l'Europe.

Elle régna quinze ans.

Quinze ans ! C'était assez, presque pour remettre aux mains d'un homme, le royaume qu'elle avait conservé à un enfant ; mais, hélas ! l'enfant était mort ! Qui sait même, si les décrets humains qui avaient condamné le père et l'aïeul, ne supprimèrent pas cet héritier du trône convoité !

Quoi qu'il en soit, Catherine, veuve et sans enfant, se sentit défaillir. Pourquoi désormais conserver une couronne ? Et à quoi bon user ses forces et sa vie dans une lutte incessante ?

Le 26 février 1489, elle abandonnait son royaume à la république, et le 14 mai suivant, elle s'embarquait sur le *Bucentaur* pour retourner à Venise. Le doge et le sénat la reçurent, déployant désormais pour elle tout le cortège des honneurs. On l'installa royalement au château fort d'Azolo, sur les collines du Trévisan ; on lui donna des gardes, — c'est-à-dire, une prison et des géoliers !

Mais elle avait une cour, cette reine déchuë et prisonnière. Les artistes illustres de ce temps si fécond, les poètes, les savants, se donnaient rendez-vous à ses pieds. Elle mourut en 1510.

Cette famille Cornaro, qui avait donné plusieurs doges à la république, et plusieurs hommes célèbres, devait aussi s'illustrer par les femmes. Un siècle après Catarina, parut Lucrèce-Hélène-Piscopia Cornaro, qui fut l'une des plus savantes personnes de son siècle, dont les œuvres ont été publiées, qui reçut le bonnet de docteur à l'académie de Padoue, et fut agrégée à une des principales académies romaines.

Quant à l'île de Chypre, que les Vénitiens avaient accaparée au prix de tant d'intrigues, dans le but surtout de la soustraire à l'invasion des Turcs, elle leur fut enlevée par ces derniers en 1571.

J'espère, mesdemoiselles, que voici une digression qui depuis longtemps nous fait oublier Tintoret, dont l'existence n'avait cependant pas besoin, pour être dramatique, de se mêler aux existences romanesques qui l'ont précédée. Mais ne fallait-il pas vous intéresser à cette noble Catarina Cornaro, qui fut l'honneur de sa famille et de votre sexe ? Et puis, les digressions naissent aussi facilement sous la plume que dans la conversation quand on cause ; et nous cautions, mesdemoiselles, aujourd'hui comme toujours. Si je vous faisais un long article didactique, peut-être vous ennuierais-je. Pour moi, je m'ennuierais à coup sûr.

Et tenez, voilà qu'il me vient une petite digression au bout de la plume : bah ! je la ferai courte. Aussi bien d'ailleurs il est bon de savoir les origines de toutes choses. C'est une belle étude que celle des étymologies ; — et celle des racines grecques donc !

Il n'est pas que vous n'ayez entendu parler, lorsque vous aviez six ans, d'Anti-Cornaro, dont la silhouette confuse doit flotter dans votre mémoire entre celle d'Arlequin et celle de Polichinelle.

Ne voyez-vous pas quelque chose de ventru... se trémoussant sur de petites jambes avec des contorsions bizarres ?... c'est la silhouette en question !

La tradition conte qu'Anti-Cornaro fut un seigneur très-gourmand, lequel dans son château faisait apporter toutes les meilleures choses du monde, et goinfrail, goinfrail, goinfrail... tant et si bien qu'il devint gros comme une tour et rond comme une boule. Enfin, le type inspirateur du pousah. A force de manger et de grossir, il en vint à ne plus pouvoir remuer ; et comme il mangeait toujours, il engraisait de plus en plus. Il étouffait, et sa peau menaçait d'éclater. Les plus grands médecins des alentours furent mandés, et tous ordonnèrent le jeûne et l'exercice. Mais à peine ils avaient le dos tourné, que le maître faisait fi de leurs ordonnances, se gorgeait de nourriture et n'en gonflait que plus fort ; quant à l'exercice, impossible d'en prendre, à moins qu'on ne l'eût fait rouler, car les pauvres petites jambes ne pouvaient plus porter la masse du corps. Survint un médecin plus célèbre que les autres, qui se chargea de sauver le malade si on voulait lui obéir entièrement. Comme Anti-Cornaro n'avait plus qu'à rendre le dernier soupir, il se soumit. C'est alors que le médecin le fit enfoncer dans une grande cage de fer à deux étages. Tandis que le seigneur vêtu seulement d'un sac se tenait comme il pouvait sur les barreaux du premier étage, on faisait du feu au rez-de-chaussée. Vous voyez d'ici les barreaux chauffant dur, et Anti-Cornaro forcé de changer de place, suant, soufflant, rôtissant et sautant, coûte que coûte, de barreau en barreau ! Tous les jours on chauffait un peu plus, et bientôt, à force de sauter d'abord comme un phoque, ensuite comme un écureuil, le seigneur goulou maigrît et revint à la santé.

Or, voulez-vous savoir maintenant l'origine de la fable ? — Sans doute le besoin d'un exemple terrible aux enfants gourmands ? — Oui, mais l'étymologie du nom ? C'est que dans la famille Cornaro il y eut un seigneur très-sobre, Louis Cornaro, lequel fit un livre célèbre sur la sobriété, et pratiqua si bien ses préceptes, qu'il vécut plus de cent ans. De là le type du goinfre fut nommé *Anti-Cornaro*.

Maintenant, je rentre dans mon sujet : je reviens à Venise et au Tintoret, qui était arrivé à tenir la troisième grande place dans l'école vénitienne.

Une fois tiré des luttes de la méconnaissance et de la misère, Tintoret eut à compter avec d'autres dangers. L'ignoble envie, qui s'efforce d'étouffer le talent naissant, s'appliqua à déchirer le talent reconnu à exploiter la fortune du triomphateur.

Je vous ai parlé de l'Aréin, mesdemoiselles, âme de boue, plume vénale, qui sut faire craindre, même des têtes couronnées, sa verve caustique, et qui mettait les artistes à rançon, tout en se faisant leur ami. Sans doute il n'était pas content des gracieusetés du



Tintoret, car il l'attaqua comme artiste, et même osa toucher à sa vie privée pour la calomnier.

Jacopo Robusti feignit d'ignorer les attaques de l'Arétin et l'engagea un jour à dîner; après dîner, il le pria de poser comme s'il avait voulu faire son portrait. Quand l'Arétin fut en position, Tintoret saisit tout à coup un énorme pistolet. — L'Arétin se mit à crier au secours et voulut s'enfuir. — Il faut savoir qu'il était fort petit, et que, comme presque tous les gens insolents, il manquait de courage. Robusti l'arrêta, le cloua en place d'une puissante main, puis, le teisant de la tête aux pieds avec son pistolet :

« Ne craignez rien, lui dit-il, je ne voulais que prendre votre mesure; — vous avez juste deux fois et demie la longueur de mon pistolet. Allez maintenant ! »

L'Arétin, quitte pour la peur, ne recommença pourtant point à calomnier Tintoret.

Vous le voyez, mesdemoiselles, si Jacopo Robusti parvint à tenir son rang dans la pléiade d'artistes illustres qui régnaient alors à Venise, ce ne fut pas sans peine. Sa vie fut un continuel combat. Mais enfin, délivré de l'envie, de l'abri de la misère, il eut son heure de repos et de gloire. Il pouvait à peine satisfaire aux commandes qui lui affluaient, malgré l'incroyable célérité de son travail. Aussi, comme je vous le disais plus haut, fut-il inégal et nous a-t-il laissé des œuvres imparfaites.

Ardent, infatigable, il travailla plus que ses forces ne le lui permettaient; cependant ce n'était pas un sordide intérêt qui le poussait à un travail incessant; car son désintéressement, sa générosité, sa bonté sont restés célèbres; mais, précisément, il voulait contenter tout le monde. Et puis, peut-être avait-il des heures où son goût et son jugement s'oblitéraient.

Quoi qu'il en soit, il regrettrait amèrement dans sa vieillesse ces défaillances de son talent.

Tintoret avait un fils, Domenico Robusti, qui fut son élève et excella dans le portrait; on cite parmi

ses autres élèves et ses imitateurs, Paolo Franceschi, Martin de Vos (d'Anvers), Odoardo Fialetti, Cesare dalle Ninte, Flaminio Floriano, Melchior Colonna, etc.

Mais l'élève chérie qui méritait ici plus que par tout ailleurs une appréciation spéciale, ce fut sa fille, Marietta Robusti, qui, sous la direction paternelle, avait acquis un si grand talent d'artiste, que l'empereur Maximilien et Philippe II, roi d'Espagne, se disputèrent la fortune de l'attirer à leur cour.

Marietta cependant aimait son père, et se savait le charme et le soutien de sa vieillesse. Durant le jour, à l'atelier, elle était la compagne de l'artiste dont elle ranimait le courage et réveillait le talent. Le soir, elle était la douceur du foyer domestique. Pour ne pas quitter le vieillard, elle refusa la brillante existence qu'on lui offrait à Vienne et à Madrid.

Hélas ! Tintoret, qui devait passer par toutes les épreuves, pleura sur la tombe de son enfant adorée. Marietta mourut à trente ans, en 1590. Tintoret lui survécut quatre ans, quatre longues années, car le temps passe lentement pour un vieillard malheureux. Il mourut en 1594, à l'âge de 82 ans. Il était né en 1512. Sa dépouille mortelle repose à Santa-Maria del Orto, au milieu de ses chefs d'œuvre.

Du Tintoret, nous avons au Louvre trois tableaux, *Suzanne au bain*, le *Christ mort*, le *Paradis*, et deux portraits, dont l'un est le sien dans sa vieillesse. — Vous verrez une belle tête accompagnée d'une longue barbe blanche, à l'expression en même temps douce et puissante.

Rome, Florence, Naples, Madrid, Londres, La Haye, possèdent dans leurs musées de beaux tableaux de Tintoret. Mais, comme je vous le disais au commencement de cet article, c'est à Venise qu'il faut connaître le Tintoret, c'est au palais ducal qu'il faut juger son œuvre.

CLAUDE VIGNON.

## BIBLIOGRAPHIE.

### MADAME SWETCHINE

Journal de sa conversion. Méditations et prières

Publiées par le comte DE FALLoux.

Nous ne ferons pas à nos jeunes lectrices l'injure

de croire qu'elles ignorent le nom de madame Swetchine; ce nom est connu désormais, il est cher à la France chrétienne, et le cercle de ses amis, étroit et choisi pendant sa vie, s'est bien élargi après sa mort. Sa vie et ses écrits ont consolé tant d'âmes qu'une famille spirituelle lui est née, et que tout ce qui vient d'elle est gardé comme une relique, dans beaucoup de cours. Le premier ouvrage que M. de Falloux a consacré à son illustre amie, nous a révélé les circonstances extérieures de sa vie et le côté extérieur de son caractère, celui par où elle s'est



laissé connaître au monde; dans ses *Lettres*, son esprit, ses goûts littéraires, ses amitiés fidèles nous apparaissent comme en un miroir, mais le nouveau livre qui vient de paraître nous fait entrer plus avant dans son âme, cette âme si belle, si forte et si dévouée à Dieu. Depuis le *Journal de sa conversion* jusqu'aux réflexions sur la *Douleur*, écrites un mois avant sa mort, on voit, on suit le travail progressif qui s'est fait dans son âme, la part toujours plus intime et plus grande qu'elle a donnée à Dieu; on voit la charité croissante, le détachement plus absolu, la résignation plus entière, la pitié plus dominante, la perfection plus visible et atteignant son apogée à ce moment suprême où cette chrétienne véritable a pu dire avec son divin Modèle : « Tout est consommé ! »

Madame Swetchine était née dans le schisme grec, et elle a pu écrire avec vérité : « Si quel'un dans le monde a désiré rester grec en toute conscience et après un examen proportionné à ses forces, je puis dire que c'est moi ! » Mais quand cet examen réfléchi, approfondi, consciencieux, l'eût amenée à la conviction que l'Eglise catholique était l'unique dépositaire de la vérité, personne ne fut plus fidèlement, plus entièrement catholique qu'elle; c'est ce que démontre sa vie entière et ses écrits, ses méditations, qui en sont l'expression exacte.

Ce livre est, on le comprend, très sérieux; il convient surtout aux esprits mûrs et élevés; cependant nous en extrairons quelques passages à l'intention de nos jeunes lectrices.

« Une pensée suivie d'une volonté; une volonté suivie d'un acte, voilà la vertu. Elle naît à l'heure qui nous plaît, elle croît aussi vite que nos desirs, et l'homme qui croit l'avoir perdue, a toujours en lui la racine qui la lui rendra.

» L'erreur, dans les intelligences, n'est souvent qu'une ombre portée par les dispositions du cœur.

« Vouloir faire de ce monde un but ! Il me semble que c'est déjà lui faire beaucoup d'honneur que de le regarder comme un moyen !

» A mesure que l'on découvre plus de mystères dans son cœur, la religion nous offre des révélations nouvelles; elle porte son flambeau partout où il y a des ténèbres.

» Le christianisme, quelque élevé qu'il soit, est toujours à hauteur d'homme.

» Aux prières qui s'élèvent autour de la tombe du riche, on pourrait le croire aussi privilégié pour l'autre vie qu'il l'a été dans celle-ci. L'Evangile, en nous parlant des immenses obstacles que rencontre le salut du riche, fait évanouir cette apparente disproportion; c'est alors que dans ces puissants moyens d'intercession, nous, nous voyons à peine de quoi répondre aux difficultés passées et aux nécessités qui peuvent s'y rattacher encore.

» Une des manières les plus sûres et les plus efficaces de combattre le mal en nous, c'est de développer, d'alimenter, de fortifier les bons penchants qui existent simultanément avec lui. Tout se tient en nous; nous n'avons qu'une certaine somme de force et d'activité : ce qui s'ajoute au bien est ôté au mal.

» Le temps est la richesse du chrétien, le temps est sa misère, le temps c'est la terre, le temps c'est le ciel, puisqu'il peut le donner. Le temps est le mo-

ment fugitif, le temps est l'éternité, c'est le temps qui la fait mériter, c'est le temps qui la met en péril. Obstacle et moyen à la fois, il est par excellence le glaive à deux tranchants; principe de rapprochement et de séparation, impuissant par lui seul et le plus puissant des auxiliaires, rien ne se fait ni par lui, ni sans lui.

» *La quête dans l'Eglise.* — Un utile enseignement se reproduit pour nous au milieu de l'office divin interrompu par la quête. Dans quelque région que nous transporte la prière, nous devons toujours être prêts à en descendre pour aller au secours de nos frères. Il n'est pas de spiritualisme qui rachète de l'action, et l'obéissance qui fait ployer les ailes vaut plus dans notre vie de labeur et de combat, que la joie même pieuse et pure des saintes consolations.

» *Rester où nous sommes.* — Les fleurs des champs ne changent pas de place pour rechercher les rayons du soleil. Dieu prend soin de les féconder où elles sont, elles ne se jalouse pas; le brin d'herbe a sa beauté comme la fleur et comme le fruit, parce qu'il a son utilité. Pourquoi vous plaindre de votre rôle ? Pourquoi le trouver trop borné, trop humble ? Pourquoi vous inquiéter et vouloir tant de choses ? Restez où Dieu vous a mis, et portez les fruits qu'il vous demande.

» La vieillesse est une voyageuse de nuit : la terre lui est cachée, elle ne découvre que le ciel.

» Qu'est-ce que la persévérance chrétienne ? le progrès.

» Entre le pauvre qui demande et le riche qui donne, la vraie aumône est faite par le pauvre.

» La vie est une plante dont le fruit mûrit pour l'éternité.

» La pauvreté est toujours éveillée avant l'aube. La prière qui pose l'âme comme pauvre devant Dieu en fait autant.

» Les années sont des degrés qui croulent à mesure qu'on les monte.

» Il y a du mal dans les bons et du bien dans les méchants, il faut le reconnaître; mais seulement ne pas se laisser séduire par ce que les méchants ont de bon, et ne point se décourager par le mal que portent en eux-mêmes les bons.

» J'ai compris de bonne heure que le travail est encore ce qui use le moins la vie.

» C'est par l'amour qu'on s'élève à Jésus, mais c'est par le renoncement qu'on se repose en lui.

» On occupe son âme de tout ce qui n'est pas Dieu, mais lui seul la remplit.

» Il est évident que nous sommes uniquement faits pour ce que nous ne possédons pas encore.

» Quel mal peut arriver à celui qui sait que Dieu fait tout, et qui aime d'avance tout ce que Dieu fait ? »

Nous aurions beaucoup à extraire encore; nous nous sommes bornés aux réflexions qui semblent mieux entrer dans le cadre de ce journal, et pourtant les prières, les méditations offraient de bien tentantes richesses ! Nous recommandons ce filon d'or aux personnes instruites et pieuses; elles y trouveront un aliment spirituel pour leur foi, des expressions pour leur amour, et elles désireront peut-être, comme nous le désirons nous-mêmes, que de ces élévations vers Dieu, langage d'une âme si pure et si éclairée, on fasse un petit recueil qui serve aux chrétiens fidèles, qui



nourrisse de son suc évangélique leurs entretiens avec Dieu. Faire de ces pensées un livre d'église comme on fait des fleurs choisies d'un parterre ou bouquet pour l'autel, réjouirait, semble-t-il, l'âme de madame Swetchine (1).

## BIBLIOTHÈQUE D'UNE ÉLÈVE DE SAINT-DENIS

### NOUVELLES

INSTRUCTIVES ET MORALES

Par M<sup>me</sup> ADAM-BOISGONTIER (2).

Ce volume est le premier d'une collection desti-

(1) Un beau volume in-8°, prix : 7 francs 50. Chez A. Vaton, 50, rue du Bac, Paris.

(2) Un volume cartonné avec gravures, prix : 2 francs. Chez Armand Le Chevalier, éditeur, 60, rue de Richelieu.

née à accompagner parallèlement les *Cahiers d'une Élève de Saint-Denis*, si haut placés dans l'estime des mères de famille et des institutrices : cette bibliothèque, dans la pensée des éditeurs, sera le délassément de l'étude ; elle ouvrira aux jeunes personnes une première perspective sur le monde et sur la vie morale, développés dans des récits dus à des plumes connues et aimées du public.

L'ouvrage de madame Adam-Boisgontier remplit ces conditions, elle y a semé beaucoup d'esprit, beaucoup d'instruction, sans négliger les paroles qui s'adressent au cœur. Quelques-unes des Nouvelles réunies dans ce volume ont paru dans notre Journal, entre autres le *Petit Choiseau gris*, charmante étude de mœurs qui a obtenu un légitime succès ; une autre, *Matthieu Schinner*, est un récit historique plein d'intérêt et de curieux détails ; l'histoire de *Parmentier* et des longs efforts de son patient génie est spirituellement racontée, et enfin de toutes ces pages, il sort un utile enseignement, ou une distraction sans dangers.

M. B.

## LE LION DE BRAUNSCHWEIG

TRADITION POPULAIRE DE L'ALLEMAGNE.



ENRI LE LION, duc de Saxe et de Bavière, l'une des plus fortes épées de son siècle, est l'une des grandes figures qui jetèrent le plus d'éclat sur l'histoire de sa patrie, si féconde en existences aventureuses et en caractères chevaleresques. Fils du duc de Bavière Henri le Superbe et de la princesse Gertrude, fille de l'empereur Lothaire, doué d'une âme généreuse, d'un profond amour pour ses peuples, d'une rare intrépidité et d'une foi à toute épreuve, il fut mêlé à toutes les guerres intérieures qui déchirèrent l'Allemagne dans le cours du douzième siècle.

On lit que marié et veuf, encore fort jeune, il obtint en secondes noces la main de la belle Mathilde, fille de Henri Plantagenet, roi d'Angleterre, et que le bonheur qu'il goûta dans cette union rayonna sur toute sa vie. Mais à part ces joies domestiques, sa carrière fut agitée et compta peu d'années paisibles. Les vicissitudes guerrières qui remplissent l'histoire de sa jeunesse y laissent pourtant une place pour ce voyage en Terre sainte, que tous les chevaliers d'alors considéraient comme un devoir auquel nul d'entre eux n'eût voulu manquer. A la période de son retour se rattache une tradition qu'ont vulgarisée les chants populaires de l'Allemagne.

C'est de son château de Braunschweig que Henri le Lion partit pour la Palestine. L'aurore paraissait à peine et dorait de teintes roses le faite crenelé des tours, les faces lisses des remparts et les aiguilles du rocher sur lequel pose l'édifice ; la vallée, au pied de l'escalpement, offrait tout entière l'aspect d'un camp hérissé de lances. Mille seigneurs avec leur suite, tous parents, amis ou vassaux du duc, venus pour l'accompagner aux lieux saints, attendaient leur noble seigneur, et livraient aux vents leurs pennons écussonnés et leurs banneroles ; l'intérieur et les cours du manoir ducal étaient eux-mêmes le théâtre d'un bruit et d'un mouvement inaccoutumés ; les ponts-levis étaient baissés et les herbes levées, le destrier du duc piaffait sur la plate-forme où les palefrois de voyage étaient réunis et chargés, et où les soudards et les hommes d'armes qui devaient former l'escorte du bon seigneur, se tenaient en groupe serré, la cuirasse au dos, la salade en tête et la lance au poing. Henri s'approcha de la jeune duchesse, pâle, triste, mais courageuse, et ayant baisé sa main blanche :

« Ma mie et ma dame, dit-il, voici la départie venue. J'entreprends un pèlerinage dont plusieurs ne reviennent pas. Restez sous la garde de Dieu, de madame la sainte Vierge et de nos féaux tenanciers. Si après sept ans vous n'avez eu de mes nouvelles,



reprenez votre foi et demeurez libre, car sûrement je serai mort. »

Et Henri le Lion partit, s'embarqua, traversa la mer, arriva dans la Terre sainte, et s'y acquitta de son vœu et de toutes ses dévotions en fidèle et fervent chrétien. Son pèlerinage accompli et quelques semaines données à plusieurs pieuses excursions sur cette terre de miracles, il revint au port où peu auparavant il avait pris terre, et se mit de nouveau en mer avec ceux de ses compagnons que ne retenaient point là-bas les batailles, les aventures ou le sol glacé des tombeaux. Mais à peine les côtes de la Syrie étaient-elles perdues de vue, qu'une tempête s'éleva. La nuit tomba sur l'océan; les vaisseaux des amis du duc furent dispersés ou périrent; le sien tournoya sur lui-même comme une feuille que le vent fait tourbillonner, et devint en peu d'instants le jonc des flots. Bouleversés en sens contraires et gonflés comme des montagnes, les vagues semblaient près de l'engloutir, puis le saisissant dans leurs plis, elles l'élevaient sur leurs crêtes frangées d'écume, et le précipitaient ensuite au fond de gouffres effrayants. Ainsi passèrent plusieurs jours pendant lesquels le duc et tout l'équipage furent en face de la mort. Ensuite les vents s'apaisèrent, le tumulte des flots cessa, mais le vaisseau avait perdu sa route et l'on n'apercevait plus que le ciel et l'eau; les vivres aussi s'épuisèrent, et la famine fit sentir aux pèlerins toutes ses horreurs. Elle devint telle, qu'au bout de quelques jours, après que l'on eut consommé tout ce qu'une fumée dévorante put convertir en aliments, il fallut songer à tirer au sort celui qui, parmi tout l'équipage, devrait être mis à mort pour prolonger la vie des autres. Tous se soumièrent sans murmure à cet horrible sacrifice dans l'espoir de sauver les jours de leur cher seigneur. Les noms furent jetés dans un chapeau, et les jours suivants le sort, à chaque tirage, épargna le duc. Tous les autres subirent, homme par homme, la même affreuse destinée : et la terre si ardemment désirée n'apparaissait pas. Henri le Lion resta seul avec son varlet dans une douleur et une détresse qu'il est aisé d'imaginer. La faim déchirait leurs entrailles, lorsque, vaincu par ses tortures, le duc dit à son compagnon :

« Consultons encore le sort, ô mon fidèle et sûr ami ! et sachons encore lequel de nous deux doit être sacrifié ; car à quoi nous servirait-il de périr aujourd'hui ensemble, tandis que quelques jours d'attente peuvent sauver le survivant ? »

Le varlet frémit à cette proposition, toutefois il espéra que la Providence le désignerait pour sauver son maître, et se décida à tirer. Mais le sort, contre son attente, désigna le duc. Alors le fidèle serviteur tomba à ses pieds :

« Mon seigneur et mon très-cher maître, dit-il, jamais je ne consentirai à me charger d'un tel forfait, et à racheter les derniers de mes pauvres jours aux dépens des vôtres. Mais une inspiration me vient, qui peut vous sauver, je l'espère, et dont la pire chance n'est, après tout, pas plus terrible que l'affreuse mort que je ne me résignerai jamais à vous voir subir. Je vais vous enfermer dans un sac, et j'en ai le pressentiment, la mer vous sera moins fatale que cet infortuné vaisseau. »

Le duc voyant la mort partout, accepta ce parti

extrême. Son serviteur alla chercher la peau d'un bœuf que l'équipage avait mangé avant de tomber dans cette détresse; il y roula son pauvre maître après avoir placé sa bonne épée à côté de lui, cousut solidement cette précieuse enveloppe, et le laissa tomber à la mer; puis il s'abandonna lui-même aux caprices des éléments.

Le sac plongea au fond de l'eau, mais remonta à sa surface, et fut ballotté sur les vagues un temps qui dut sembler fort long au malheureux duc de Bavière. Henri eut cependant assez de présence d'esprit et d'empire sur ses terreurs pour se recommander à la sainte Vierge, qu'il avait toujours honorée et regardée comme sa reine. Or, un griffon qui planait dans l'air à une distance considérable, aperçut la masse flottante, fondit sur elle comme un trait, la saisit dans ses fortes serres, et franchissant la vaste mer, alla la porter dans son nid; cela fait, il reprit son vol pour chercher de nouvelles proies. Alors, les petits de cet oiseau commencèrent à s'agiter et à attaquer le sac de leurs becs aussi durs que le diamant. Le duc Henri se souleva autant que le lui permit l'espace étroit où il était enfermé, se saisit de sa forte épée, et trouvant à tâtons la couture du sac, il le pourfendit jusqu'en bas, et se retrouva à l'air libre. Ses yeux furent d'abord éblouis de la vivacité du jour, et ses ennemis l'attaquèrent avec vigueur, car leurs forces étaient démultipliées par la colère et par la faim. Mais Henri se remit bien vite, puis il se dût tendre contre eux en frappant d'estoc et de taille, et leur ôta la vie à tous. Il coupa ensuite une grille au plus fort d'entre eux, se promettant de la suspendre en mémorial de sa délivrance à la voûte de la cathédrale de Braunschweig; ce qu'il exécuta plus tard. Cependant il ignorait encore le lieu où il se trouvait; élevant la tête hors du nid, il s'aperçut que celui-ci occupait le sommet d'un arbre d'une hauteur démesurée, et jetant ses regards au loin, il reconnut que la contrée n'était qu'une immense forêt dont cet arbre occupait le centre, et que bornait seul l'horizon; partout le ciel, partout des feuillages, il ne voyait rien au delà. Les arbres de cette forêt, les oiseaux qui en peuplaient les ombres étaient étrangers à l'Europe, et le soleil, dont les rayons en perçaient les dômes épais, était celui de l'Orient. Il descendit donc de son arbre, et marcha longtemps au hasard, ne trouvant partout sur ses pas que silence et que solitude.

Cependant, il n'était pas encore au bout de ses aventures. Après plusieurs heures de route, attiré par un bruit extraordinaire, il arriva dans un cañon plus sauvage et plus sombre encore que le reste de la forêt, et y aperçut un lion aux prises avec un griffon. L'avantage semblait devoir rester à ce dernier animal dont la force est irrésistible, et que favorisent d'ailleurs ses puissantes ailes. Mais Henri n'hésita pas à prendre le parti du lion, dont l'âme est noble et généreuse, et qui a de fiers et bons instincts. Le griffon voyant le secours qu'il donnait à son ennemi, redoubla de férocité, et remplit la forêt de cris qui étourdissaient son adversaire et faillirent le priver de tout jugement. La lutte fut longue, et terrible, et finit cependant par la mort du monstre. Alors le lion, comprenant tout ce dont il était redevable à son sauveur inespéré, se mit à lui lécher les mains et à tourner autour de lui en lui prodiguant



ses caresses, et, à partir de ce moment, il devint le compagnon aussi intelligent que fidèle du duc Henri; il suivait ses pas en tout lieu, écartait les bêtes farouches qui faisaient mine d'approcher, et chassait assidûment pour son maître, auquel il apportait ses prises. L'impossibilité réelle de quitter ces lieux inconnus et inhabités, et peut-être le souvenir des trahisons de l'Océan, fixèrent quelque temps le duc dans ces sauvages solitudes. D'ailleurs, aventureux et jeune, confiant dans la Providence, doué d'instincts contemplatifs, épris des aspects grandioses de la nature éblouissante qui se déroulait sous ses yeux, il se résigna aisément et aima cette étrange vie. Il s'éprit de ces grands déserts et de ces vastes forêts vierges que les pas d'aucun être humain semblaient n'avoir jamais foulées, et perdit presque la mémoire de son pays, de ses châteaux, de sa femme qui le pleurait, et de ses sujets de Bavière.

Un laps de temps passa ainsi, et il y avait plusieurs années qu'il menait cette vie errante, quand une certaine tristesse lui monta peu à peu au cœur. Il se rappela sa patrie, tout ce qu'il y avait aimé, tout ce qu'il y aimait encore; il songea aux mille dangers qui pouvaient, depuis son départ, avoir assailli la jeune duchesse, à tous ceux que les factions rivales qui se disputaient l'Allemagne avaient pu susciter aussi contre sa couronne. Alors il eut soif de revoir l'Europe, résolut de quitter ces déserts, et en médita les moyens, mais il sentait que pour cela il fallait tromper le lion, car il comprenait la douleur que ressentirait de sa fuite ce compagnon si dévoué de ses années de solitude. Il profita donc des heures que le fidèle animal donnait à la chasse pour construire un grossier radeau au moyen de branches qu'il polissait et qu'il attachait les unes aux autres par des cordelettes de tiges filamenteuses. Cette opération terminée, il fit l'essai de son radeau; l'expérience ayant réussi, il y monta furtivement pendant l'absence du lion, se recommanda à Dieu et aux saints, et s'abandonna à la mer sans autre aviron que les vents et la grâce de Notre-Dame.

Cependant le lion revint au lieu et à l'heure ordinaires. Il attendit d'abord son maître, puis le chercha aux alentours avec une angoisse fébrile. Enfin, frappé tout à coup du pressentiment de son abandon, il courut droit à la plage, et regardant de tous côtés, il aperçut dans l'horizon le radeau monté par son maître et nageant dans la haute mer. Le pauvre animal poussa un rugissement de détresse et de désespoir, et ne fit qu'un bond dans les flots; peu d'heures après, à bout de forces et mourant, il atteignait l'embarcation et se couchait aux pieds du duc.

« Tu ne me quitteras plus, fidèle animal, compagnon de mes jours d'exil, » s'écria Henri les larmes aux yeux, et en lui rendant ses caresses; il venait enfin de comprendre qu'il avait trouvé un ami.

Pourtant cette suite d'épreuves devait se prolonger encore; la faim assiégea le radeau comme dans la traversée précédente; le lion se tenait couché la tête allongée sur ses pattes, le duc attendait et priait. Tout à coup le diable parut et se tint en face de lui; un ricanement de damné contractait ses lèvres malicieuses, et toute la méchanceté de l'enfer brillait dans ses yeux aussi fauves que ceux d'un chat.

« Duc Henri, tu souffres, dit-il; le rivage fuit de-

vant toi; tu n'atteindras jamais la terre; tu ne verras plus ta maison; la nuit, l'ouragan te menacent, tu as faim, et tu n'as devant toi que le désespoir et la mort.

— C'est apparemment pour le mieux, répondit le duc; ce que Dieu veut est sage et bon.

— Ton Dieu que tu pries est bien sourd, reprit le père du péché; il t'envoie d'étranges bienfaits! Pendant que tu languis ici, et que le froid roit tes membres, que le sommeil brûle tes yeux et que la faim tord tes entrailles, on se réjouit à Braunschweig; ton château est illuminé, l'orchestre accompagne les danses, les tables regorgent de vins et de plats, tout se réjouit et s'agite, car il y a ce soir sept ans révolus que tu es parti de ton manoir; la duchesse redevient libre, et épouse demain matin le plus brillant jeune seigneur de la cour de l'empereur d'Allemagne. »

Henri se sentit mordre au cœur par une douleur plus aiguë que la pointe de son poignard; il maîtrisa son émotion :

« Je n'y puis rien faire, » dit-il.

Le diable le regarda en dessous, et comprit qu'il était troublé, mais non ébranlé ni séduit.

« Si tu voulais, répartit-il, tu pourrais revoir ce soir ton beau château de Braunschweig; tu peux te faire reconnaître, retrouver à temps la duchesse et recouvrer tous tes trésors, tout ton pouvoir, tout ton bonheur.

— Que faut-il faire pour cela? demanda le duc frémissant.

— Peu de chose, reprit Satan : me promettre seulement que j'aurai ton âme, et en signer l'engagement.

— Retire-toi, tentateur! cria le bon duc; mon âme et mon cœur sont à Dieu, et dus-je perdre mille fois plus que tu ne m'offres, jamais je ne serai à toi. »

Le Mauvais s'épuisa en ruses et usa des détours les plus captieux pour vaincre cette fermeté qui ne mettait rien au-dessus de sa constance de chrétien et de sa foi vaillante en Dieu.

« Voyons, répartit-il enfin, je tiens à te faire plaisir et ne suis pas aussi exigeant que tu le supposes, il y a moyen de nous entendre; je te transporterai ce soir même, toi et ton lion, sains et saufs, sur la pointe du Gyersberg, en vue du château de Braunschweig, à cette seule condition que je m'en irai aussitôt, et que si à mon retour sur la montagne je te retrouve endormi, ton âme m'appartiendra.

— J'y consens, répondit le duc. »

Aussitôt il se sentit enlever par un pouvoir surnaturel, et à l'instant il se trouva sur la pointe du Gyersberg, séparé du château ducal par une vallée et un précipice. Alors le diable le quitta pour aller chercher le lion. Au moment où il planait sur le Gyersberg prêt à s'y abattre avec son fardeau, Henri, épuisé de fatigue, s'était laissé vaincre par le sommeil, ce qu'apercevant le lion, il se mit à pousser d'effroyables rugissements qui réveillèrent le duc. Le démon mugit de colère, et lança furieusement le pauvre animal contre les racines abruptes et rocheuses du Gyersberg; le mont retentit du choc, mais Dieu eut pitié de la bête qui se releva saine et sauve, et courut d'un joyeux élan rejoindre son maître.



Tous deux furent bien satisfaits, et le diable, rempli de rage, s'enfuit en poussant un grand cri.

Cependant, cette soirée même, après le coucher du soleil, le son des rebecks et des vielles s'unissait à celui des trompettes dans le château de Braunschweig, et on y entendait de loin les éclats de voix joyeuses, le choc argentin des hanaps et les harpes des ménestrels. Pendant ce temps, un pèlerin tout harassé et tout poudreux, accompagné d'un grand lion, gravissait la roche escarpée. Il atteignit le haut portail avant qu'on abaisât la herse.

« Par ma bonne épée, pensait-il, le diable m'aurait-il dit vrai ? » Et s'adressant aux hommes d'armes chargés de la garde du seuil :

« Qu'est-ce, leur dit-il, que ce bruit ? »

— Et quoi ! lui fut-il répondu, êtes-vous donc si étranger dans ce pays-ci, que vous ne sachiez la cause de ces grandes réjouissances ?

— Quoi ? répondit le pèlerin.

— Ce soir, reprit-on, ce sont les fiançailles de notre noble souveraine avec le plus puissant prince de la contrée ; demain ce sera son mariage, et c'est grande fête au château. »

L'étranger devint soucieux.

« Dites à la fiancée, articula-t-il d'une voix qu'étranglait le saisissement, qu'un pèlerin, venu de loin, lui demande quelques gouttes de ce vin vieux qui est gardé dans le souterrain grillé de la tour du nord. »

Cela dit, il s'assit sur l'herbe à côté de la haute porte, car ses jambes tremblaient sous lui.

On s'acquitta de son message, et le varlet de la duchesse apporta lui-même au pèlerin le hanap ducal. Pendant qu'il buvait :

« Qui êtes-vous, lui dit le varlet, vous qui connaissez ce vin réservé aux lèvres de notre seule souveraine, et qui osez en demander ? »

Pour toute réponse, le pèlerin acheva de vider la coupe, et tirant de son doigt un riche anneau d'or où un nom et des armes étaient gravés, il le jeta dans le hanap.

« Rapportez ceci, dit-il, à votre noble souveraine. »

La dame devint toute pâle en considérant cet anneau, car elle avait reconnu le gage de son cher seigneur et bien-aimé maître. Elle s'élança de la salle, courut d'un bond aux créneaux pour voir le porteur du message, et l'aperçut assis en bas, revêtu de pauvres habits, et le lion à son côté.

« Qu'on amène ce pèlerin dans la grande salle, dit-elle, et qu'on sache de lui qui l'a envoyé. »

Alors le pèlerin entra. La duchesse se leva du siège élevé sur lequel elle était assise, en descendit toutes les marches sans avoir conscience de son action, et s'approchant à quelques pas elle le regarda en face, puis elle jeta un grand cri et se laissa choir sur les dalles, sans couleur et sans sentiment. Le duc Henri la releva, pressa sa main contre ses lèvres, puis la ramena à son trône toute suffoquée par la joie de revoir vivant son fidèle époux qu'elle avait pleuré comme mort. La bonne nouvelle se répandit aussitôt dans tout le château ; tous les serviteurs accoururent et crièrent :

« Noël ! Noël ! Bienvenue à notre bon duc ! »

Quant au jeune et noble seigneur qui avait compté épouser la duchesse de Bavière, il fut traité avec

égard, et on lui promit, pour lui faire oublier sa déconvenue, qu'on lui chercherait en mariage une demoiselle de France, belle, avenante, de noble race et de grands biens.

La légende ajoute à ceci qu'après ces grands événements, le duc et la duchesse menèrent longtemps à Braunschweig une vie toujours fortunée, et que rien n'en troubla la limpidité.

Mais l'histoire, plus véridique, nous apprend que celle du duc fut un tissu d'agitations. Toujours et toujours guerroyant, sa vie fut mêlée de revers et d'actions héroïques et généreuses. Il soumit les Slaves à son empire et à la foi de Jésus-Christ, releva Lübeck de ses ruines, délivra les rivages de la Baltique des pirates qui l'infestaient, et fonda Munich la savante. Deux fois précipité du trône, dépossédé de ses domaines qui avaient compris tout le pays situé entre la Baltique et la mer qui baigne Venise, il les eût ressaisis sans peine, lui que son intrépidité avait fait surnommer le *Lion*, mais il recula devant le danger de remplir son pays de troubles et d'y rallumer le feu des guerres civiles. On démembra ses possessions (1) ; il laissa s'écouler trois ans et repartit en Allemagne à la mort de celui qui avait occupé son trône ducal (2) ; mais il ne put se faire restituer ses États, ni reconquérir la Bavière, et conserva pour tout domaine le pays de Braunschweig et de Lunebourg. Le duc Henri mourut à l'âge où les cheveux blanchissent. Il se retira dans Braunschweig, où s'étaient passées ses plus belles et ses plus heureuses années. Il y vécut chrétiennement, adoré de ses serviteurs et chéri de ses anciens peuples, se nourrissant du souvenir de tout ce qu'il avait aimé, élevant à Dieu des églises, dotant de pauvres abbayes, faisant largesse de ses biens aux déshérités de la terre. Des fenêtres de son château il voyait le front du Gyersberg témoin de l'un des épisodes les plus palpitants de sa vie ; il aimait à le contempler, et à revoir seul et à pied, ses solitudes escarpées. Sa fin eut un caractère imprévu comme toutes les traverses de sa carrière. Après une suite d'années (il avait alors soixante-six ans), pendant une maladie grave qui avait épuisé ses organes, les éclats bruyants de la foudre, tombée inopinément sur l'église de Saint-Blaise à Braunschweig, près de son château, précipitèrent sa dernière heure. Sa mort fut pleurée du pays, où ses aventures fournissent encore à d'interminables récits pendant les veillées hivernales. On y raconte au voyageur que quand on l'eut enseveli et qu'on eut comblé son tombeau, le lion, qui ne

(1) La Saxe, la Bavière, la Westphalie et le Tyrol. Une révolution si extraordinaire inspira à un peintre de l'Allemagne un tableau qui ne l'était pas moins. Le duc de Bavière y était représenté sous la figure d'un cheval en proie à des animaux de différentes espèces. D'un côté, plusieurs bêtes féroces désignaient les princes séducteurs qui avaient démembre ses domaines ; de l'autre, des oiseaux de proie représentaient ses ennemis de l'ordre ecclésiastique. Chacun y paraissait dévorer quelque partie du cheval. Il n'y avait d'intact que le cœur, par lequel le peintre voulait marquer le pays de Braunschweig et de Lunebourg que Henri saura du naufrage. (*Histoire des Savants anglais*, tome xxi.)

(2) Ce trône fut occupé du vivant du duc de Bavière, d'abord par Othon de Wittelsbach à qui l'Empereur Frédéric 1<sup>er</sup> l'avait donné, ensuite par son fils Louis, douze ans avant la mort du duc.



s'était jamais séparé de lui, se coucha dessus et qu'on ne l'en put écarter. Il y expira de douleur; on l'enterra dans le château, on y érigea, disent les mêmes narrateurs, une statue à ce fidèle et si dévoué animal. Et la tradition populaire, au lieu de voir un emblème et une allusion dans la figure de lion

dont les artistes d'autrefois ont constamment accompagné la statue du duc de Bavière, a voulu voir dans cette image celle de l'hôte des forêts qui partagea, assure-t-elle, la vie aventureuse du prince Henri.

M<sup>me</sup> FÉLIE DE AYZAC.

## UNE QUALITÉ ESSENTIELLE

**Q**UELLE est celle qui ne l'est pas ? Néanmoins, une échelle de proportion admise, la qualité dont il s'agit y occuperait un fort joli degré. Ceux qui la possèdent se voient partout et toujours les bienvenus; ce qu'ils disent ne saurait manquer d'être favorablement accueilli, et ce qu'ils font est approuvé d'avance. Les malheureux qui, au contraire, en sont dépourvus ne peuvent se remuer sans agacer les nerfs de leurs voisins; quant à leurs discours, on pourrait croire qu'ils les préparent de façon à y entasser le plus possible d'inconvénances. Il est vrai qu'alors qu'on les en fait apercevoir, ils s'en montrent désespérés et, pour rattraper les sottises qui leur sont échappées, ils donneraient volontiers plusieurs de leurs cheveux et quelques-unes des années qui leur restent à vivre; générosité vaine ! Courez donc après le mot qui a pris son vol !

Si quelqu'un fut jamais dépourvu de la qualité en question, c'était bien un certain M. Lefort, propriétaire d'immeubles dans la bonne ville de Paris : ce qui aux yeux des mondains est capable de racheter nombre de défauts, mais ne peut suppléer la qualité à laquelle nous faisons allusion. — Et voyez le malheur ! cette qualité ne manquant point à M. Lefort, on eût pu sans partialité le tenir pour un vieux garçon parfait ; qu'on en juge ! Cœur excellent, imagination modérée, instruction courante, de celles qui ne fatiguent point le cerveau et n'amènent pas dans le discours vingt fois en quinze minutes de savantes citations ; facilité au rire, ce qui est agréable pour l'interlocuteur qui se peut croire ainsi infiniment d'esprit, et ce qui, d'ailleurs, est particulièrement hygiénique ; entente des affaires, goût suffisant des beaux-arts, tels étaient les dons que possédait l'heureux M. Lefort, et qui, nous le répétons, en eussent fait un homme accompli sauf la qualité qui lui manquait.

Cette qualité, car nous ne voulons point abuser de la patience de nos lecteurs, cette qualité, c'était le tact ! Le tact, qui vous ait sûrement deviner ce qui est à dire ou à faire, qui vous sauve de toute indiscretion, qui vous inspire si vous devez ou non pro-

longer une visite, qui vous empêche de risquer certaines démarches et vous invite à frapper à certaines portes, qui ne vous pousse à intervenir dans les discussions qu'au bon moment ; le tact, qui n'a point rang parmi les vertus, mais auquel on ne saurait refuser le titre de qualité particulièrement essentielle.

Le tact et la science de la vie ont entre eux une incontestable ressemblance ; seulement, le tact est un don de la nature, tandis que la science de la vie ne s'acquiert qu'au prix d'une observation soutenue.

M. Lefort, en compagnie d'une sœur de son âge, mademoiselle Jeannette, habitait l'un de ses immeubles, et il s'y était assez confortablement installé pour y pouvoir offrir l'hospitalité à ses amis de province, ce qui, à Paris, n'est pas un luxe médiocre !

Dans cette même maison de M. Lefort, demeuraient son ami le plus cher, M. Malgras, avocat consultant, et le neveu de celui-ci, M. Ernest Malgras, jeune homme de mérite, très-désireux de se créer une position honorable, d'abord parce que ce désir est naturel chez un homme de vingt-cinq ans, et aussi pour quelque autre motif.

Au moment où commence ce récit, les chambres d'amis de l'appartement de M. Lefort se trouvaient occupées par une dame veuve, madame de Trémeure, et sa nièce, mademoiselle Elise de Trémeure, orpheline de père et de mère.

Madame de Trémeure, jeune encore, songeait parfois à se remarier ; mais, comme elle associait un nom à ce rêve, que ce nom n'était autre que celui d'Ernest Malgras, et qu'Ernest Malgras était plus jeune qu'elle de huit ou dix ans, madame de Trémeure, qui consentait à peine à s'avouer ce penchant, s'était bien gardée de le laisser soupçonner, même à sa vieille amie, mademoiselle Jeannette Lefort.

Pendant que madame de Trémeure se disait que M. Ernest était un jeune homme doux et habile, dans les mains duquel on aimerait à se débarrasser de la gestion de sa fortune ; de son côté, M. Ernest faisait la réflexion que, le jour venu où M. Malgras lui laisserait son étude, une compagne comme mademoiselle Elise lui serait très-nécessaire pour reposer son esprit des choses ardues de la chicane.



Cette réflexion était naturelle et sensée, M. Ernest s'y complaisait tout particulièrement, et comme il n'avait pas les mêmes motifs que madame de Trémeure pour garder le silence, que, d'ailleurs, — voyez les tragédies ! — l'homme a besoin d'épancher son secret, Ernest, un matin, arriva tout essoufflé chez M. Lefort, essoufflé par sa vive émotion plutôt que par l'unique étage fort doux et fort commode qu'il avait eu à monter, et, sans respirer presque, il dévoila l'état de son âme au vieil et excellent ami de son oncle :

« Eh bien ! Eh bien ! fit M. Lefort lorsqu'il eut ouï tout au long les projets, les espérances et les craintes du jeune homme, je ne vois pas dans tout cela de monstre à redouter ni d'obstacles insurmontables ; ton choix ne laisse rien à reprendre : la jeune personne est aimable ; Malgras n'a point d'autre héritier que toi ; Elise sera l'unique héritière de sa tante ; les convenances et l'inclination chantant la même gamme, il n'y a plus que le jour du mariage à fixer. Tiens, si cela t'agréa, aujourd'hui même, j'aurai obtenu pour toi la main d'Elise, et avec d'autant plus de facilité que, préalablement, j'aurai décidé ton oncle à te céder enfin cette position peu brillante mais passablement lucrative, qu'il te promet depuis si longtemps, et dont il a si grande peine à se départir ; je l'aurai amené à quitter les affaires et à te laisser son étude.

— Vous feriez cela ! s'écria Ernest, aux yeux duquel se déroula soudain un vaste horizon du rose le plus pur !

— Je le ferai !

— C'est que mon oncle ne se croit nullement arrivé à l'âge où l'esprit et le corps ont un égal besoin de repos.

— Et cependant, il vieillit, le cher homme, il vieillit !

— Ayez des ménagements !

— Que ne me prepares-tu mon discours ?

— Il suffirait, peut-être, qu'il m'admit et me rétribuat comme assesseur.

— Du tout ! Abdication sans restriction ! — On tousse dans l'antichambre ; je reconnais son asthme ; éclipe-toi, et bon courage ! Il n'est tel, vois-tu, mon cher Ernest, il n'est tel qu'un ami ardent à vos intérêts et adroit dans la manière de les servir !

— En vérité, monsieur, je ne sais comment vous exprimer !...

— C'est bon ! c'est bon ! Va-t'en ! »

Une petite porte de dégagement s'était à peine refermée sur le jeune homme, que M. Malgras entra chez M. Lefort et que, sans tarder, celui-ci commençait le feu avec son habituelle adresse :

« Tu tousses terriblement, ce matin, mon vieux Malgras, dit M. Lefort, avançant à son ami son meilleur fauteuil.

— Mais non, reprit M. Malgras, qui détestait qu'on le plaignît ; cela va bien, très-bien ; c'est ton étage à monter qui m'a légèrement oppressé ou la transition de l'air du dedans à l'air du dehors.

— Assieds-toi, là, avec ce coussin derrière toi et cet autre sous tes pieds !

— Bien obligé ! répliqua M. Malgras d'un air rogue, je n'ai nul besoin de m'asseoir. A l'entendre, on me prendrait pour un valétudinaire ! Je te ferai observer

que le même millésime orne nos deux actes de naissance. L'oublerais-tu ?

— Cela me serait difficile ; tu y mets bon ordre, répondit M. Lefort avec une inaltérable bonne humeur.

— Pourquoi donc affecter éternellement de me traiter en vieillard ?

— Si j'en accepte franchement le titre, je ne vois pas pourquoi tu y ferais des façons.

— Que tu te sentes cassé, reprit l'entêté M. Malgras, fort bien ! tu en es le meilleur juge ; moi, je suis vert, je suis jeune, je bois sec !

— Oui ! de l'eau sucrée, marmota M. Lefort.

— Je mange très-copieusement !

— De la bouillie !

— Quant à mon intelligence, nous ne faisons point ici de feinte humilité, pas vrai ? Eh bien ! mon intelligence est tout uniment arrivée à son apogée !

— Mon bon ami, riposta M. Lefort, je te ferai observer qu'il y a une quinzaine d'ans, semblable et modeste assertion sortait de tes lèvres ; or, tu n'ignores point que l'apogée est le point culminant de deux pentes, celle qui monte et celle qui descend !

— Oui-dà ! De sorte qu'à ton avis, depuis quinze ans, je... ?

— Oui, mon bon ami !

— Mon très-cher, poursuivit M. Malgras, l'amitié a des privilèges, sans nul doute ; seulement, il y a des gens qui en usent et d'autres qui en abusent !

— Mon bon ami, reprit M. Lefort avec empressement et bonhomie, je ne veux point t'offenser mais t'éclairer !

— Garde pour toi ta lanterne !

— Bah ! tu permettras bien que sa lumière se projette un peu sur toi !

— On sait ce qu'on peut et ce qu'on vaut !

— Tu vaux beaucoup, mais tu ne peux plus que te laisser vivre au soleil.

— A la façon des mollusques, n'est-ce pas ? s'écria M. Malgras tremblant de colère et d'indignation ; dis-le, pourquoi te gêner ?

— Eh ! mon ami, reprit M. Lefort, heureuse la vieillesse qui peut sans béquilles aller chercher le bienfaisant rayon !

— Au revoir, Lefort, dit M. Malgras, regagnant la porte du salon !

— Un moment ! Un moment ! fit M. Lefort, courant après le vieil avocat et le ramenant ; je te tiens, et je ne te lâche que certain point de controverse vidé.

— Relativement aux bénéfices de l'âge caduc ? demanda M. Malgras avec une profonde amertume.

— Malgras, tu aimes ton neveu ? s'écria résolument M. Lefort.

— Mon neveu ! qu'a-t-il à faire ici ? répliqua M. Malgras non sans un peu d'étonnement.

— Tu veux son bonheur ?

— Sans doute ! Sans doute !

— J'en étais sûr ! Eh bien ! cher ami, ce bonheur, tu le tiens dans tes mains fermées ; ouvre-les, et Ernest est heureux !

— Voudrais-tu avoir l'obligeance de me traduire cela en bon latin ou en langue vulgaire ?

— En langue vulgaire, mon bon ami, en langue vulgaire ; l'autre, je serais bien embarrassé d'en dire un traître mot !



— Je ne l'ai point oubliée, moi, cette langue du divin Cicéron! s'écria M. Malgras, avec une satisfaction non dissimulée.

— Malgras, je t'ai prouvé tout à l'heure, clair comme le soleil, que, toi et moi, nous avons définitivement franchi le terrible fossé, qu'en un mot nous sommes vieux; ne l'impatiente pas! Le moment est donc venu pour nous de glisser à l'arrière-plan et de laisser notre place à d'autres. Mon Dieu, comme tu l'agites! Ce que je te dis là, je ne suis pas le seul à le penser; demande à la plupart de tes clients!

— Lefort, reprit M. Malgras d'une voix terriblement étranglée, vous m'insultez!

— Tu sais bien que je n'en ai jamais eu la pensée! Dans le seul intérêt de ta réputation je te répète ce que j'ai entendu, voilà tout?

— Menongel!

— Voyons! Voyons! du courage, mon vieil ami! Mets en pratique quelques-unes des excellentes maximes que tu as débitées dans ta vie; n'attends pas que la solitude se fasse autour de ton fauteuil vert. D'ailleurs, en te consacrant désormais à un repos légitimement acquis, ne laisseras-tu pas à tes clients un second toi-même? C'est une consolation, cela, mon bon ami!

— Ernest! s'écria M. Malgras; c'est pour Ernest que, depuis une heure, on m'abreuve d'amertumes et que je me vois exposé à ces gémissements!

— Ne fais point de phrases, mon ami, poursuivait tranquillement M. Lefort, mais fais deux heureux! Ernest aime mademoiselle Elise de Trémeure; donne à ton neveu une position, madame de Trémeure lui donnera sa nièce, et tu auras ainsi consacré par une action belle et juste une carrière honorablement remplie.

— Jamais! jamais! s'écria M. Malgras, dont le système nerveux se trouvait singulièrement ébranlé. Il devait me succéder; c'était convenu, c'était promis; je rétracte mes promesses; il n'aura rien de moi! Qu'il aille... au Maroc! et que l'on ne m'en parle plus! Me traiter comme on le fait depuis une heure, et tout cela pour arriver à me dire: Retire-toi de ta place afin que M. Ernest s'y mette! C'est une abomination! — Un pattoquet imberbe qui connaît le droit comme moi le chinois!

— Que dis-tu donc là, mon bon ami? Ton excellente mémoire te fait défaut; oublies-tu que les examens d'Ernest ont été un véritable triomphe?

— Un triomphe! Allons donc!

— Le mérite d'Ernest est un fait acquis!

— Oui! Eh bien! qu'il en vive! Bonjour! »

Prononçant ces derniers mots avec une amère ironie, M. Malgras tourna sur ses talons et reprit de nouveau le chemin de la porte, mais M. Lefort était à la parade; il saisit son ami par le pan de sa redingote, et eût détaché la partie du tout, plutôt que de quitter prise.

« Malgras, tu ne t'en iras point ainsi! reprit M. Lefort d'une voix onctueuse et caressante. Laisse-moi espérer que, ta mauvaise humeur calmée, tu reviendras aux seuls sentiments qui soient dignes de toi, dignes d'un bon parent!

— Je suis un mauvais parent, peut-être, riposta aigrement M. Malgras? Je me suis embarrassé de ce monsieur qu'il ne bégayait point encore, sous le prétexte que son père était mon frère, et qu'il était mort

aux Indes; je n'ai rien épargné pour son éducation; je lui ai promis ma survivance! Je suis un mauvais parent!

— Tu as été excellent, mon bon ami! Mais, que dirais-tu d'un homme qui, ayant fait de son fils un sculpteur, lui refuserait ensuite le marbre nécessaire à la révélation de son talent?

— Des images, à présent! des allégories! s'écria ironiquement M. Malgras.

— Critiquer n'est pas répondre, reprit M. Lefort, que rien ne pouvait désarçonner.

— Eh bien! j'applaudirais à cet homme! Si son fils est véritablement artiste, il trouvera tout seul le morceau de pierre qu'il lui faudra pour traduire sa pensée; s'il ne l'est pas, le manque de secours l'obligera nécessairement à descendre à la place de manœuvre qui lui convient. Selon toi, monsieur mon neveu possède tous les genres de talents réunis; qu'il le prouve! Qu'il se fraye sa voie! Qu'il déterre son caillou! Quant à moi, malgré ma caducité, la place que j'ai conquise, je la garde! »

Et cette fois, le corps droit, le pas ferme, et réprimant un accès de toux, M. Malgras se retira sans que son ami le pût retenir.

Resté seul, M. Lefort parut en proie à un profond étonnement rétrospectif et à une sorte de doute; il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que ses raisons n'avaient pas absolument convaincu M. Malgras, malgré toute l'adresse et tous les ménagements qu'il aurait juré avoir mis en œuvre; néanmoins, il fut loin d'abandonner la partie, et lorsque Ernest, qui guettait la sortie de son oncle, rentra prendre des nouvelles, M. Lefort lui dit, parce qu'en effet il était arrivé à se le persuader, que la chose se trouvait à peu près faite, tout en ne niant point que, selon son expression, il y avait eu du tirage. Ernest le remercia avec effusion, et, dans la joie confiante de son cœur, il se hâta de s'aller jeter au cou de son oncle.

Cependant, poursuivant son œuvre, M. Lefort songeait à s'attaquer à madame de Trémeure, et, ruminant le discours qu'il lui devait adresser, il marchait à grands pas dans son salon, et joignait même à ce mouvement quelques gestes persuasifs, lorsque, sortant de sa chambre à coucher, parut madame de Trémeure elle-même, dans un frais et coquet habit du matin.

« Après qui donc en avez-vous, mon cher M. Lefort? dit madame de Trémeure, s'arrêtant intriguée et souriante devant la bouche en cœur, la phrase inachevée et le bras arrondi de son vieil ami.

— Bon! pensa M. Lefort, la mouche vient d'elle-même se prendre dans ma trame!

— Belle madame, répliqua-t-il galamment, je pensais à vous et c'était à vous que je m'adressais; je vous entretenais de mon jeune ami, Ernest Malgras.

— Vraiment! dit madame de Trémeure, plus émue qu'elle n'aurait voulu le paraître.

— Oui! reprit M. Lefort avançant un fauteuil à madame de Trémeure et s'asseyant en face d'elle, et je suis même son mandataire auprès de vous.

— Le mandataire possédant toutes mes sympathies et toute mon estime ne pouvait être mieux choisi, dit madame de Trémeure, fort curieuse d'entendre ce qui allait suivre.

— Voici la chose en deux mots, chère madame:



Ernest m'a chargé... Devinez un peu de quoi il m'a chargé!

— Je ne saurais, répondit madame de Trémeure, en même temps qu'une certaine rougeur démentait son assertion.

— Jetez-vous votre langue aux chiens?

— Je la jette!

— Eh bien! mon jeune ami Ernest m'a chargé de vous demander pour lui la main d'Elise, voire charmante nièce! »

Une sensation très-pénible, de celles que font naître les vifs déappointements, traversa le cœur de madame de Trémeure, bien que son visage ne trahit rien.

« M. Ernest Malgras a daigné remarquer ma nièce? » reprit-elle de la voix la plus posée.

— Tout aimable qu'elle est, ce n'est pas à Elise que j'aurais adressé mon hommage, reprit M. Lefort, accentuant ses paroles avec une irrésistible grâce, mais, vous le savez, la jeunesse cherche la jeunesse! »

Tout à l'heure, c'était au cœur que M. Lefort avait frappé, cette fois ce fut l'amour-propre de madame de Trémeure qui se trouva blessé au vif.

« Sûrement, poursuivit le sagace M. Lefort, vous n'avez pas été sans soupçonner la sympathie qui attire l'un vers l'autre ces deux enfants? »

— Ah! ma nièce a de la sympathie pour M. Ernest!

— Cela est évident, répliqua M. Lefort, qui disait plus vrai qu'il ne le croyait, mais qui pensait ainsi avancer la négociation et faire montre de diplomatie au premier chef. Le jeune homme n'a pas de fortune patrimoniale, poursuivait M. Lefort, mais il est l'unique héritier de son oncle et lui succédera dans son étude; dites oui, et c'est un mariage conclu.

— Vous me permettez bien d'y réfléchir un peu, fit madame de Trémeure, se dirigeant vers la porte de sa chambre; ces sortes de décisions ne sauraient se prendre comme cela, tout d'un coup.

— Pourquoi donc, s'écria M. Lefort? »

Mais déjà madame de Trémeure s'était éloignée, et de nouveau M. Lefort resta en proie à quelque inquiétude sur l'issue de sa démarche; inquiétude promptement dissipée cependant, car, dans le courant de la même journée, M. Lefort racontant à sa sœur tout ce qui avait eu lieu, lui disait que, du côté de madame de Trémeure surtout, il regardait l'affaire comme enlevée.

A cela, mademoiselle Jeannette, aussi fine observatrice que son frère l'était peu, secoua significativement la tête, et l'arrivée successive d'Ernest avec un visage bouleversé, et d'Elise avec une mine assez allongée, corrobora le soupçon qu'elle avait conçu de quelque maladresse de son frère.

Ernest venait dire que tout était perdu, qu'alors qu'il s'avancait vers son oncle les bras ouverts et des larmes de bonheur dans les yeux, celui-ci l'avait tenu à distance, lui annonçant qu'il avait fait porter sa malle au prochain hôtel, lui présentant avec cérémonie un billet de cinq cents francs, et le priant poliment de décamper au plus vite et de ne jamais remettre les pieds chez lui!

Quant à Elise, elle venait annoncer que leur femme de chambre avait reçu l'ordre de faire les malles!

« Qu'est-ce que tout cela signifie, mon Dieu? » s'écria Ernest, aussitôt qu'Elise fut rentrée chez sa

tante? Qu'avez-vous fait, monsieur Lefort? Qu'avez-vous pu dire à mon oncle? D'où vient le mal et comment le conjurer?

— Là, là, du calme! reprit M. Lefort; le feu n'est point au logis; sans en avoir l'air, tu es peut-être plus près du but que tu ne le crois; ce que j'ai dit à ce vieil entêté va mûrir!

— Tourner à l'igre plutôt, articula nettement mademoiselle Jeannette.

— Ma sœur! s'écria M. Lefort un peu offusqué du pronostic.

— Mon frère, riposta mademoiselle Jeannette, avec la meilleure volonté du monde, quand t'es-tu mêlé d'un jeu sans en brouiller les cartes? Écoute! Souhaites-tu le bonheur de ces deux enfants?

— Je le souhaite si bien, que je m'en vais de ce pas reprendre mes deux partenaires à partie, et cette fois...

— Non! cette fois, le mal dont tu es cause deviendrait irrémédiable!

— Le mal dont je suis cause! par exemple, voilà qui est violent!

— Mon frère, depuis ce matin, tu n'as pas dit un mot, tu n'as pas fait un pas qui ne t'aient éloigné du but.

— Oh! fit M. Lefort, auquel les expressions manquaient pour rendre ce qu'il éprouvait.

— De ceci, continua mademoiselle Lefort, tu n'as pas conscience, je le sais; tu as pris un pavé pour écraser une mouche, et comme dans la fable, ton innocent pavé a broyé la tête du dormeur! Mon frère, veux-tu m'abandonner le portefeuille? Veux-tu me confier les intérêts d'Elise et d'Ernest?

— A toi!

— Oui! à moi, une vieille fille, qui a passé sa vie à regarder en dedans et autour d'elle, et qui a, d'ailleurs, pour préservatif, l'exemple de tes inconséquences.

— Merci du compliment, dit M. Lefort, moitié verjus, moitié raisin; mais qu'en pense Ernest?

La position était délicate. Ernest n'aurait pas voulu faire de peine à son vieil ami; d'autre part, la question dont il s'agissait lui tenait au cœur; il chercha dans son répertoire d'avocat quelque expédient habile qui l'aidât à tourner la difficulté, et, ne trouvant rien, il demeura muet et perplexe devant M. Lefort, pour lequel il sentait, de reste, que son silence seul était une offense.

— C'est comme cela? dit alors le bon vieux garçon, qui dut enfin traduire ce silence; eh bien! ma chère sœur, je me retire donc devant votre diplomatie; parlez, agissez, je vous laisse le champ libre! Je suis curieux de vous voir à l'œuvre!

— Bien! dit mademoiselle Jeannette, mais ce n'est pas tout, mon bon frère, il faut l'éloigner.

— Autre histoire!

— Toi présent, tu ne pourrais t'empêcher de jeter un mot dans nos conférences, et le fruit de ta condescendance serait perdu.

— Dans quelle région tropicale ou équinoxiale dois-je aller loger ma maladresse, s'il vous plaît, ma sœur?

— Tu as affaire à Saint-Germain; vas-y.

— Quoi! mais dans deux ou trois heures je serai de retour; songez-y!

— Cela me suffira!



— Ne retrouverai-je point les jeunes gens mariés ?  
— Raille, mon bon frère, raille si cela peut te faire plaisir, mais va-t'en ! »

Haussant les épaules et riant, peut-être un peu du bout des dents, M. Lefort s'en alla, en effet, prendre le chemin de fer de Saint-Germain, et Ernest, lui fut engagé par mademoiselle Jeannette à aller dans son nouveau logis méditer les Pandectes.

De quelle sorte mademoiselle Jeannette entreprit madame de Trémure, nous ne saurions le préciser ; ce qu'il y a de certain, c'est que peu de minutes après le départ de M. Lefort pour Saint-Germain, nous retrouvons ces dames assises sur le même divan et causant avec abandon, comme deux bonnes amies qu'elles étaient, malgré leur différence d'âge ; et ce qui pourra surprendre, c'est que c'était d'elle-même que parlait mademoiselle Jeannette.

« Oui, ma chère petite, disait mademoiselle Jeannette, oui, j'ai toujours été laide ! Quelque illusion qu'on se voudrait bien faire, on sait cela mieux que personne ! Parfois, sans doute, il arrive que, les yeux fermés, on adoucit un angle, on assouplit un contour, on met ici de l'éclat et ailleurs de la grâce ; mais, bientôt le cruel miroir détruit cet échafaudage et vous révèle brutalement la vérité ; alors, les larmes coulent, on se tient pour déshéritée des joies de ce monde, on retoule en soi les aspirations de son âme ; à moins que l'on ne déverse sur des moineaux, des singes ou des chats la menue monnaie de son cœur ! »

À cette révélation de douleurs, que nous soupçonnons mademoiselle Jeannette d'avoir un peu et volontairement exagérées, la physionomie de madame de Trémure, qui, depuis le matin, avait gardé quelque chose de brumeux, se détendit visiblement, et un tendre intérêt s'y peignit ; évidemment la pensée de madame de Trémure se détachait d'elle-même et de quelque rêve réduit à néant et se reportait sur autrui.

« Je n'aurais jamais soupçonné, fit-elle, en se rapprochant de mademoiselle Jeannette et en lui prenant les deux mains... »

— Que sous le calme apparent bouillonnait la tempête, reprit mademoiselle Jeannette ? Allez, ma chère, quand une laide n'est pas devenue la plus revêche, la plus médisante, la plus acariâtre des vieilles femmes, on ne sait pas ce que pour cela il lui a fallu de vertu !

— Chère Jeannette ! s'écria madame de Trémure.

— Vous me direz qu'à l'âge de la déchéance, nous, les laides, qui avons toujours été déçues, nous ne perdons rien, tandis qu'il n'en est pas ainsi de vous autres ; ceci est une erreur ; vous ne cessez pas d'être belles, vous le devenez d'une autre sorte, voilà tout ; votre âme réagit sur vos traits, les généreuses actions qui vous passionnent sont autant de charmes nouveaux et touchants dont vous vous parez. »

Ici madame de Trémure tressaillit et regarda fixement mademoiselle Lefort.

« On dirait, continua mademoiselle Lefort, feignant de ne rien apercevoir, on dirait que les occasions de dévouement que vous cherchez et que vous trouvez, donnent à vos yeux un éclat presque divin !

— Jeannette, Jeannette, vous êtes bien adroite ! murmura madame de Trémure avec un soupir et baissant les yeux. »

Le nom d'Ernest n'avait pas été prononcé, il n'avait été fait aucune allusion à son mariage avec Élise, et cependant il eût été difficile que ces deux femmes s'entendissent mieux qu'elles ne s'entendaient.

— Vous faites avec moi ce qu'on fait avec les enfants, reprit madame de Trémure ; on leur vante les héros pour leur donner le goût de l'héroïsme.... Ainsi, vous croyez que le bonheur d'Élise est dans ce mariage ?

— Je le crois, mon amie !

— C'est bien, fit madame de Trémure, non sans un peu d'effort et se levant ; j'y donne mon consentement !

— Que je vous aime ! s'écria mademoiselle Jeannette, serrant dans ses bras madame de Trémure. Mais il faut encore autre chose ; avec votre consentement, il faut celui de M. Malgras. Une boutade le lui a fait refuser net ; ou, pour parler plus juste, ce n'est pas son consentement au mariage de son neveu et de votre mère que notre vieil ami ne veut point donner, il se tiendrait pour honoré d'une telle alliance, c'est son érudition qu'il ne veut point lâcher. Il faudrait ramener le vieillard à des sentiments plus naturels, et vous seule me paraissez capable d'opérer ce miracle.

— Mot !

— Il n'y a rien là qui doive effrayer votre vaillance. »

Madame de Trémure trouvait que, dans la même journée, renoncer à un projet caressé dans le secret de son cœur, et mettre en jeu toutes les ressources de son esprit pour faire réussir le projet contraire, c'était une rude besogne ; elle consentit néanmoins à voir M. Malgras, et, sous le prétexte d'une consultation à lui demander et d'un malaise qui l'empêchait de descendre, elle fit prier M. Malgras de monter. Il ne fallait rien moins que la prière d'une dame pour ramener M. Malgras chez son ami Lefort, si peu de temps après l'agacade du matin, mais le pointilleux M. Malgras s'était toujours piqué d'une politesse exquise. Il n'y avait donc pas vingt minutes que le billet de madame de Trémure lui avait été remis, qu'il se trouvait assis vis-à-vis d'elle, dans le salon de M. Lefort, et que la consultation ou conversation allait son train.

« Monsieur, disait madame de Trémure, résignée à son rôle de charmeuse, et s'en acquittant avec une grâce nuancée de tristesse qui lui seyait remarquablement, de ma vie je n'ai été mère à des affaires en litige ; c'est ce qui explique comment il se fait que vous, avocat distingué et l'ami de M. Lefort, ce soit la première fois que j'en appelle à vos lumières. »

Le petit compliment que renfermait ce début ne fut point perdu pour M. Malgras qui y répondit par un salut à la fois triomphant et modeste.

« Je sais, monsieur, poursuivit madame de Trémure, que ces lumières sont infaillibles ; aussi, ce matin, lorsque dans des papiers que j'ai reçus et que je vous remettrai, il m'a semblé voir poindre un soupçon de procès, j'ai immédiatement tourné les yeux vers vous, comme sur le meilleur guide qu'il me fût possible de choisir.

— Je tâcherai, madame, répondit M. Malgras, de ne point démentir de cette confiance qui m'honore.



— En étudiant la question, comme vous êtes capable de le faire, si la possibilité d'éviter le procès en ressort, je vous avouerai, monsieur, que je préférerais ce parti, même aux dépens de quelques sacrifices.

— Ceci est sage, madame, fort sage!

— Ah! monsieur, que voilà une parole d'or, et que, tout d'un coup, cela vous assure mes sympathies!

— Vous n'aimez pas les procès, madame?

— Non, monsieur!

— Dans ma longue carrière, j'ai mis à honneur de les éviter aussi souvent que cela m'a été possible.

— Monsieur, ceci me paraît une manière peu commune d'envisager votre profession.

— C'est que, madame, il est plus difficile d'arranger une affaire que de la plaider!

— Je le crois bien! Entreprendre de ramener les gens à la raison, non de par l'autorité du droit, mais de par la force de sa logique, ce n'est point une petite tâche! Il y a tant de gens qui se montrent rétifs à la logique, et se battent les flancs pour nier cette lumière égale et sûre, qui perce toutes les ténèbres et peut conduire à travers tous les sentiers!

— Vous vous êtes occupée de définitions, madame?

— Moi? quelle idée!

— Je l'aurais cru!

— C'est qu'apparemment, monsieur, il est des gens dont la présence inspire!

— Voici douze ou quinze jours, je crois, madame, reprit M. Malgras, de plus en plus rayonnant, voici douze ou quinze jours que Lefort et sa sœur ont le bonheur de vous posséder à Paris, combien j'ai de regret d'en être, aujourd'hui, à causer avec vous pour la première fois!

— J'en avais fait la remarque, monsieur, et j'attribuais votre éloignement à mon peu de mérite.

— Vous allez, madame, pousser mes regrets jusqu'au désespoir! Heureusement, l'affaire pendante nécessitera que je vous importune souvent, et ainsi vous serez forcée de me permettre de me dédommager.

— Nous quittons Paris ce soir même, monsieur, dit madame de Trémeure; quant à mon affaire, je vous l'abandonnerai sans réserves, approuvant tout, à l'avance et les yeux fermés.

— Vous repartez? s'écria M. Malgras.

— Ce soir ou demain matin.

— Madame, j'en veux à Lefort et à sa sœur de ne vous avoir pas gardé plus longtemps!

— Ils y ont mis une insistance toute gracieuse.

— Que n'ai-je le droit de joindre ma voix à la leur!

— Il s'agit, là-bas, d'un établissement pour ma nièce; c'est chose importante, vous savez! Un jeune médecin en vogue qui nous fait faire des propositions, et qui, s'il ne doit point être agréé, a au moins le droit d'être présenté. Du reste, nos prétentions sont restreintes; je ne donne que cinquante mille francs à ma nièce.

Madame de Trémeure avait articulé ceci d'un air détaché comme si cela devait être parfaitement indifférent à son interlocuteur. Son interlocuteur ne le prit pas de même à beaucoup près. Se souvenant inopinément de ce que lui avait dit Lefort à propos du penchant d'Ernest pour mademoiselle Elise de Tré-

meure, il fut pris soudain d'un accès de sensibilité à l'endroit de son neveu et, par contre, il se sentit irrésistiblement poussé à débattre contre l'honorable corporation des médecins, en général, sinon contre le jeune médecin dont il était question :

« Un médecin fit-il, ma foi, madame, si vous m'occroyez le congé de parler net, je vous dirai qu'un médecin est un triste compagnon de route; un médecin est toujours par monts et par vaux; jamais au logis, jamais auprès de sa femme. Son temps appartient au premier marmot auquel il faut arracher une dent ou guérir une colique! Si j'avais une fille, je ne la donnerais point à un médecin.

— Écoutez donc! reprit madame de Trémeure avec une sorte de bonhomie, une fille à marier, c'est une inquiétude, et une position se présentant... Vous m'accorderez, poursuivit-elle, répondant à un geste de M. Malgras, qu'une position est une chose à considérer.

— L'équivalent de ce qu'on vous offre ne sera-t-il pas difficile à trouver, répliqua nettement le vieil avocat.

Une légère contraction plissa le front et la lèvre de madame de Trémeure, mais cette sensation fut si fugitive, que mademoiselle Jeannette elle-même ne l'aurait pu saisir au passage :

« Quelque autre position se présentant à Paris pour votre nièce, madame, voulez-vous être assez bonne pour me dire si vous viendriez habiter Paris? demanda M. Malgras, dont l'imagination allait vite et loin.

— Avec le jeune ménage? fit madame de Trémeure, dont la voix eut une sorte de tremblement?

— Non, mais assez proche pour qu'un grand parent qui, lui, demeurait avec le jeune couple, pût aller aussi fréquemment que vous le voudriez tolérer, se réchauffer le cœur à vos beaux yeux.

— Serait-ce une condition *sine qua non*? demanda madame de Trémeure avec un sourire que mademoiselle Jeannette eût peut-être trouvé un peu forcé.

— Peut-être! répondit M. Malgras.

— J'habiterais donc Paris? dit résolument madame de Trémeure.

— Madame, fit alors M. Malgras, s'inclinant cérémonieusement, mon neveu sera mon unique héritier; de plus, des aujourd'hui, je le mets de moitié dans mes affaires; j'ai l'honneur de vous demander pour mon neveu la main de votre nièce.

Et comme madame de Trémeure apportait quelque lenteur dans sa réponse :

« Vous hésitez? poursuivit M. Malgras. Est-ce que, à l'exemple de Lefort, vous trouveriez que je me dois retirer tout à fait?

— Non pas, très-certainement, monsieur, répondit madame de Trémeure; il est même à souhaiter que votre précieuse intervention soit continuée longtemps à... ce jeune homme!

— De sorte que vous consentez, reprit M. Malgras, véritablement enchanté des bonnes soirées que tout ceci lui promettait et, par ricochet, d'avoir exaucé les désirs de son neveu. Voyons, ne nous marchandez point notre bonheur.

L'expression fit sourire madame de Trémeure; elle allait répondre, lorsque rentra M. Lefort suivi de mademoiselle Jeannette qui essayait vainement de le retenir :



« Laisse-moi t'expliquer, lui disait-elle...

— Rien du tout, tu m'ennuies ! Ne voudrais-tu pas me renvoyer à Saint-Germain ? Je ne suis pas fâché de constater un peu par mes yeux le bon effet de mon absence.

— Te voilà donc revenu, céans, mon vieux Malgras ? continua le terrible homme. Quand tu es parti, ce matin, on aurait juré que c'était pour jusqu'à la consommation des siècles ! Brave Malgras, va ! pas plus rancunier qu'un pigeon.

— Pour me ramener chez toi, après les gentillesses de tantôt, répliqua M. Malgras, il n'a fallu rien moins qu'un ordre gracieux de madame.

— Un ordre de madame de Trémeure ? s'écria M. Lefort, malgré les signes multipliés de mademoiselle Jeannette.

— De madame, poursuivit M. Malgras avec une intention marquée, de madame, qui a la bonté de me croire encore quelque judiciaire et qui m'a voulu consulter sur son procès.

— Vous avez un procès, chère madame de Trémeure, fit M. Lefort, — alors que sa sœur suffoquait d'impatience dissimulée ; depuis quand donc ?

— Que t'importe ? répliqua mademoiselle Jeannette, pouvant à peine se contenir.

— Parfait ! s'écria soudain M. Lefort ; j'y suis ! je comprends ! C'est ingénieux ! C'est habile ! Je vous en félicite de tout mon cœur, madame ; si toutefois c'est à vous que l'honneur de l'invention en revient.

— Qu'est-ce qui est ingénieux et habile ? demanda M. Malgras d'un air qui redevenait rogue. Qu'est-ce que tu comprends, et de quoi félicites-tu madame ? De son procès ?

— Précisément, de son procès, répondit M. Lefort, riant du meilleur de son cœur.

— Tu le connais donc, toi, ce procès ?

— Ce dont mon frère félicite madame de Trémeure, se hâta de dire mademoiselle Jeannette à M. Malgras, ce n'est pas précisément du procès, mais de la circonstance heureuse de vous avoir pour l'arranger ou le suivre.

— Voilà ! dit M. Lefort.

— Lefort, reprit M. Malgras, tu as une mine goguenarde qui en signifie long ! Pourquoi nous regardes-tu, madame et moi, avec cet air de joyeux contentement ? — Mais apparemment parce que j'ai du plaisir à vous voir.

— Sais-tu que parmi les façons d'exprimer ce plaisir, il en est qui frisent l'impertinence ?

— Nous marchons donc sur des œufs, demanda M. Lefort.

— Sur des pointes d'aiguilles, malheureux ! lui répondit tout bas sa sœur.

— Nous ne marchons pas sur des œufs, dit M. Malgras, mais...

— Malgras, s'écria M. Lefort, veux-tu m'en croire ? Coupons court aux longueurs. Que tu aies été amené en présence de madame de Trémeure par quelque machination féminine, par quelque procès dans la lune, dès l'instant que madame de Trémeure et toi vous êtes d'accord, et lorsque je suis entré ici, vous me sembliez d'un accord parfait, tout est bien !

— Comment, comment, un procès dans la lune ? fit M. Malgras, se cabrant sous ce nouvel aiguillon.

— Ce n'était pas pour deux heures, c'était pour

deux mois qu'il te fallait partir, murmura mademoiselle Jeannette à l'oreille de son frère.

— Un procès dans la lune ! reprit M. Malgras. De qui suis-je le jouet ici, s'il vous plaît ?

— De personne, répondit M. Lefort. Mon Dieu, que tu entends mal la plaisanterie !

— Madame de Trémeure, poursuivit M. Malgras, s'adressant particulièrement à cette dame, avez-vous ou non reçu, ce matin, des papiers vous annonçant quelques embarras dans une certaine affaire, et à ce propos, m'avez-vous ou non demandé une consultation sérieuse ?

— Sans doute, sans doute, dit M. Lefort, tout cela est arrivé justement ainsi.

— C'est à madame de Trémeure que j'ai en l'honneur d'adresser mes questions, riposta M. Malgras.

— Monsieur, dit alors madame de Trémeure, qui, pendant ce qui précède, s'était tenue un peu à l'écart, je fais amende honorable. Je ne me suis servie du prétexte de mon procès, poursuivit-elle, alors que M. Malgras la regardait avec des yeux effarés, que comme d'entrée en matière, afin que nous fussions amenés à voir ensemble de quelle sorte édifier le bonheur de deux personnes qui nous sont chères à titre égal. Je dois à la vérité de reconnaître, monsieur, que je ne puis que m'applaudir de ma ruse, puisqu'elle m'a procuré le plaisir d'apprécier une personne de votre mérite.

— Ceci est trop flatteur, madame, dit alors M. Malgras, rasséréné une fois de plus, pour que l'on puisse vous garder rancune.

— Bravo ! s'écria M. Lefort ; affaire arrangée ! Tu prends les invalides et tu as joliment raison !

On expliqua à M. Lefort qu'il n'en était pas tout à fait ainsi, et que M. Malgras continuerait le secours de ses lumières à son neveu et demeurerait avec le jeune ménage. Ce moyen terme fit jeter les hauts cris à M. Lefort qui picota de nouveau son ami Malgras dans ses endroits les plus sensibles, et fut bien près de tout rompre derechef. Puis, lorsque grâce à mademoiselle Jeannette et à madame de Trémeure, ses malades se trouvèrent réparées, ce fut sur cette dernière que M. Lefort tira à bout portant, la félicitant du beau neveu qu'elle allait avoir ; enfin, lorsque les projectiles lui manquèrent, ou lorsque le sourire doux de madame de Trémeure eut calmé sa verve caustique, il courut chercher les deux jeunes gens, afin que, selon son expression, madame de Trémeure fût régälée du spectacle de leur félicité :

« Ingrats, dit M. Lefort à Elise et à Ernest, obligeant madame de Trémeure à se laisser embrasser sur les deux joues par le jeune avocat, ingrats, à cause de vous, j'ai été condamné, tantôt, à deux heures de chemin de fer, et, cependant, c'est moi qui vous unis ! »

Essayer de démontrer à M. Lefort quelle sorte de participation il avait eue dans le mariage de mademoiselle Elise de Trémeure et de M. Ernest Malgras, c'est-à-dire essayer de lui faire entendre que son manque de tact avait été plusieurs fois sur le point de tout gâter, cela aurait été de l'éloquence perdue : on ne le tenta pas ; et, aujourd'hui encore, il affirme à qui veut l'entendre, que c'est à lui seul que le jeune ménage doit son bonheur !

M<sup>me</sup> ADAM-BOISGONTIER.



# DENISE

(Suite.)

## XI

### LA CATARACTE.

Avez-vous eu le malheur d'assister à une opération chirurgicale, alors que le fer cruel et bienfaisant s'exerçait sur un de ces êtres qui vous tiennent aux entrailles? Alors vous avez compris le mot énergique de l'Écriture : *Et le glaive a traversé votre âme*, car l'âme s'identifie avec cette chair qui palpite, et, comme elle, elle souffre et crie sous le couteau.

Denise ressentait dans tous ses nerfs cette sensation poignante, au moment où, à genoux auprès de sa grand-mère dont elle tenait une main dans ses mains, elle attendait que le chirurgien commençât son œuvre. Léon était debout près d'elle, les yeux fixés sur sa mère, qui paraissait extraordinairement calme. Le moment de la force était venu, et elle en avait assez pour défier, non-seulement l'angoisse de la douleur, mais l'angoisse plus grande de l'incertitude.

« Êtes-vous prête, madame? demanda l'oculiste.

— Tout à fait, dit-elle d'une voix ferme, je vous attends, monsieur. »

L'opération fut très-rapide, car elle ne portait que sur l'œil droit, l'œil gauche ayant été déclaré incurable... Il y eut un léger soupir, une minute d'attente; Denise et Léon espéraient tous deux que l'ur mère allait les reconnaître, et que, dans le premier rayon de lumière arrivé à ses yeux, se peindrait leur image, mais madame Villers ne parut rien voir; elle demeura dans l'attitude immobile qui lui était familière, et quand le médecin apposa sur ses paupières un bandeau noir, elle dit seulement :

« Il fait donc bien obscur dans ma chambre? Je n'ai rien vu.

— Patience, madame, répondit l'oculiste, il nous faudra quelques jours pour juger du résultat de l'opération... Le repos, le calme le plus absolu vous sont en ce moment nécessaires.

Léon prit le bras de sa mère et la conduisit chez elle. Elle ne parlait pas; il semblait qu'elle rassemblât ses forces pour une dernière et plus douloureuse épreuve. Pendant les jours qui suivirent celui de l'opération, et qui se passèrent pour madame Villers dans un repos complet, Denise n'osa interroger personne, ni le médecin sur les pronostics de la science, ni son aïeule sur ses pressentiments intérieurs, ni son père même sur ce que l'expérience de la vie apprend à tous. Elle craignait ce terrible mot qui devait lui apprendre que tout espoir était perdu. Comme les jeunes soldats qui vont à la guerre, et qui bais-

sent la tête devant les balles, elle hésitait et n'osait pas affronter en face la douleur.

Le moment vint cependant; il vient toujours et très-vite; l'oculiste, assisté d'un de ses confrères, ne put dissimuler ni à la malade, ni à sa famille, que l'art était resté impuissant et que la cécité de madame Villers serait désormais incurable. Elle reçut cette triste communication avec une fermeté morne, sans laisser voir ni surprise, ni tristesse, et attendant les sanglots étouffés de son fils et de Denise, elle leur dit :

« Je m'y attendais; il faut nous résigner, moi, à me supporter moi-même, et vous à me supporter. »

Ce stoïcisme ne se démentit pas durant les premiers jours, et Denise avait beau interroger la physionomie de sa grand-mère, elle n'y trouvait qu'une force froide gravée sur ces traits qui semblaient pétrifiés. La vivacité, le sentiment avaient disparu pour faire place à toute la concentration de la volonté qui défendait aux yeux les larmes et aux lèvres la plainte ou le soupir. Denise passait à ses côtés de longues journées, qu'interrompaient à peine une parole tombée de temps en temps, une demande suivie d'une réponse et rien de plus. En vain, la jeune fille essayait de divers sujets de conversation, aucune corde ne répondait plus; en vain s'asseyait-elle au piano, jamais un mot n'encourageait ses préludes timides; en vain proposait-elle une lecture, madame Villers répondait : — A quoi bon? d'un ton qui ne permettait pas d'aller plus loin, et Denise retombait sans cesse sur elle-même, en proie à un découragement qu'elle n'avait jamais connu.

Elle pleurait souvent; jadis, ses larmes eussent éveillé toute la tendresse inquiète de son aïeule, aujourd'hui, elles coulaient, silencieuses, sans être ni vues ni consolées. Un jour, cependant, madame Villers venait de lui faire une question insignifiante, Denise ne put pas répondre; elle étouffait et elle craignait de se trahir en parlant.

« Ma fille, es-tu là? Réponds-moi, je t'en supplie. qu'as-tu donc? »

Les questions de madame Villers se pressaient, et ne recevant pas de réponse, elle étendit les mains et voulut se lever, quand Denise vint se mettre à genoux auprès d'elle et cacha sa tête sur son épaule.

« Tu pleures! s'écria la grand-mère. Qu'as-tu, chérie? qui te fait peine? Parle donc. »

Denise lui jeta les bras autour du cou, l'étreignit tendrement et lui dit tout bas, d'une voix encore troublée :

« Hélas! grand-mère, je souffre parce vous souffrez! Vous ne dites rien; mais je devine, et je vois que vous



avez bien du chagrin. Et moi, votre enfant, j'ai du chagrin avec vous.

— Qu'y faire? répondit madame Villers avec tristesse. Puis-je être gaie dans la situation où me voilà, infirme, à jamais infirme! Puis-je être gaie avec cette terrible perspective d'obscurité, d'oisiveté éternelles! à charge à moi-même et aux autres! J'assombris la maison de mon fils de mon malheur, j'afflige ta jeunesse, et je suis rongée moi-même d'ennui et de douleur. Que faire à cela, encore un coup?

— Bonne maman, dit Denise en essuyant ses pleurs qui n'avaient cessé de couler, vous êtes bien à plaindre, c'est vrai, mais pourquoi vous retirer de nous, qui vous aimons tant? Pourquoi éviter la société de mon père qui est si triste de votre silence et de votre affliction? Nous sommes tous affligés, tous frappés; mais si nous pouvions au moins nous consoler ensemble et dire ensemble : Dieu le veut!

Ces paroles, sorties du cœur simple et pieux de Denise, parurent faire une vive impression sur son aïeule :

« Ton père est triste? dit-elle, et toi aussi, enfant chérie?

— De vos souffrances et de votre silence, grand-mère. Le bon Georges aussi est tout mélancolique. Si vous vouliez, vous seriez entourée, servie, choyée... Vous seriez notre reine à tous... mais la reine nous bannit, et nous sommes tous malheureux.

— Tu as raison peut-être, mon enfant... Oui, quand je t'écoute, je sens qu'il me reste encore des biens... mais tu ne seras pas toujours là.

— Mon père y sera, et Georges, et moi, je reviendrai... Laissez-vous aimer, chère grand-mère, laissez-vous amuser; nous serons vos yeux, nous serons vos mains, nous serons vos esclaves... »

Ces douces paroles, moitié gaies, moitié tendres, amollirent enfin ce cœur ulcéré, et quelques larmes, coulant des yeux éteints de l'aïeule, annoncèrent à l'enfant sa victoire.

« Je devrais remercier Dieu, s'écria madame Villers d'une voix entrecoupée, il m'a laissé des trésors d'affection et de joie! Vous auriez pu me frapper dans mes enfants, mon Dieu! et votre bonté s'est bornée à m'envoyer une infirmité que leur présence adoucit, une infirmité supportable avec la santé et la fortune. J'étais ingrate envers Dieu, ma pauvre Denise. Prie-le bien de me pardonner... je tâcherai de me corriger... et pour commencer, va vite dire à la cuisine qu'aujourd'hui on dinera dans ma chambre; je ne veux plus vous quitter tous de la journée... »

Dès ce moment, en effet, madame Villers parut se rattacher à la vie et se réconcilier avec son infirmité. Elle reçut avec douceur les soins et les marques d'affection dont ses enfants l'entouraient; elle provoqua les distractions : musique, lectures, promenades, qui pouvaient ou lui faire du bien ou amuser les autres, mais surtout elle se recueillit au fond de l'âme dans un intime sentiment de soumission envers la volonté divine. Sans doute, elle eut dans le secret bien des luttas, bien des défaillances, mais elle réagit contre sa nature violente, et sortant de sa personnalité pour songer aux autres, à leur bonheur, à leur tranquillité, elle trouva peu à peu, précieuse récompense, la paix avec elle-même. Ce ne fut pas l'œuvre d'un jour, mais quand Denise, rappelée par sa mère, fut

sur le point de partir, madame Villers lui dit en confidence :

« Pars tranquille, ma gentille *Odette*; je ne serai pas trop triste en ton absence : je me laisserai égayer, je me porterai bien, afin que tu sois contente de moi quand tu reviendras.

— Oh! oui, chère grand-mère, et nous prions le bon Dieu ensemble, tous les matins, à la messe.

— Je te le promets, ma fille. »

## XII

### LES PROJETS DE MARGUERITE.

La vie de Denise se passait comme celle des oiseaux voyageurs qu'elle aimait tant dans son enfance, et qui vont d'une contrée à l'autre, de Thèbes à Paris, du Scamandre au Rhin, trouvant partout un nid et des amitiés fidèles. Sa mère, qui ne vivait que par elle, reentra en possession de son trésor avec la joie d'un avaré; mademoiselle de la Rochette et Marguerite s'empressèrent, la pauvre Cora manquait seule à ce concert d'affections; mais, quoique Denise y répondit, quoique la présence de sa mère la remplît de paix et de tendre allégresse, une partie de son cœur restait voilée et triste. Elle pensait à la Normandie, à l'aïeule aveugle et à son père isolé dans sa vaste maison que rien n'animait plus.

Partagée entre deux amours, entre deux toits paternels, son âme souffrait une espèce de violence qui la portait vers les absents, quels qu'ils fussent, avec un déchirement et une inquiétude inexprimables. Elle n'eût osé avouer cette peine à Caroline dont elle pressentait la jalousie maternelle; mademoiselle de la Rochette était son unique confidente, et quelquefois, auprès de cette amie si dévouée, elle pleurait des divisions qui séparaient ceux qu'elle réunissait, qu'elle mariait dans ses affections les plus ardentes.

Marguerite ne se doutait pas des soucis qui s'agitaient sous le beau front blanc de son amie. Elle connaissait de Denise l'extérieur charmant, le caractère aimable et sûr, l'esprit doux et modeste, le cœur excellent, mais la profondeur des affections qui brûlaient dans cette âme sérieuse, elle ne s'en doutait pas; Denise ne les révélait point, mais ce qu'elle voyait de son amie avait suffi à Marguerite pour établir une foule de projets souriants. Elle chérissait Denise, mais elle aimait mieux encore Philippe, et l'idée de les voir unis lui vint tout naturellement, s'implanta dans sa tête et devint un horizon sur lequel ses yeux se portaient avec un tel charme, qu'il lui semblait que Denise, en épousant un autre que Philippe, eût fait à celui-ci une grosse infidélité. Philippe n'ignorait pas les plans de sa sœur, et, volontiers, il habitait en idée le joli château en Espagne qu'elle lui avait bâti : Denise, riche, belle et bonne, était une fiancée à souhait pour un jeune homme, enfant du siècle, qui ne méprisait pas la richesse et qui aurait beaucoup à demander à l'indulgence et à la douceur de sa femme. Du reste, comme les princes, il laissait faire sa cour par ambassadeur; c'était Marguerite qui se chargeait vaillamment de ce soin, et l'innocente Denise ne se doutait en aucune façon des projets de son amie. Elle payait l'amitié par l'amitié, et elle acceptait simplement, de la part d'un cousin, presque d'un ami d'enfance, des attentions auxquelles



elle n'attachait pas d'importance. Il copiait de la musique pour sa sœur et pour l'amie de sa sœur; il leur procurait les livres qu'elles désiraient lire; il recherchait, pour Denise, les images de Dus-eldorf dont elle faisait collection; une fois, même, il écrivit des vers sur un calepin qu'elle avait oublié chez Marguerite, et Denise, toute contente, montra vite les vers à sa mère et à mademoiselle de la Rochette; elle fit plus, elle les envoya à Caen, parce que ces vers parlaient de sa mère, et qu'elle s'imaginait qu'ils pouvaient éveiller un sentiment doux dans l'âme de son père. Mais ni le langage de la musique, ni celui de la poésie ne lui révéla ce que Marguerite aurait voulu lui faire entendre, et, toujours enfant par le cœur, préoccupe seulement de ses peines filiales, elle acheva ainsi le cercle de sa seizième année.

C'était le soir de son jour de naissance : Marguerite avait dîné chez son amie, et, à la chute du jour, elles se promenaient ensemble au jardin, dans cette longue allée où Cora avait appris le catéchisme des rêves de Denise. Un calme profond était répandu sur la campagne; les deux cousines, les bras enlacés, marchaient à petits pas, et Denise regardait avec un sentiment recueilli la beauté du ciel, enflammé au couchant, tandis qu'à l'est, se levait, dans un azur profond et splendide, le blanc profil de la lune, et que les étoiles apparaissaient tour à tour, brillantes et mystérieuses.

« Tu entres dans ta dix-septième année! dit tout d'un coup Marguerite qui poursuivait le cours de ses pensées terrestres.

— J'ai peine à le croire; bientôt dix-sept ans!

— On pensera bientôt à te marier, ma chère Denise. »

Denise regarda sa compagne d'un air surpris.

« Me marier! mais à quoi penses-tu, Marguerite?

— Il me semble que c'est une idée toute naturelle.

— Je te céderai le pas; tu as un an de plus que moi.

— Oh! je ne me marierai pas de sitôt : maman a trop besoin de moi; pauvre mère toujours souffrante! Je veux que les petits soient élevés avant de songer à un établissement.

— Tu as bien raison, chère, bonne Marguerite! dit Denise en lui serrant la main avec sympathie. Mais moi, n'ai-je pas aussi des devoirs à remplir? Ma chère maman, pourrais-je la quitter? et mon père, ma grand-mère que j'aime tant, ne faut-il pas qu'une partie de mon temps leur soit consacré?

— Tu pourrais épouser un homme qui, connaissant et comprenant ta position, t'aiderait à remplir ces devoirs. »

Denise secoua la tête :

« Où le trouver, ce phénix? Et quand je le trouverais, je ne l'accepterais pas, je pense; car il me faudrait un mari qui réunirait sur lui l'amitié de mon père et de ma mère.

— Il pourrait s'en trouver, dit Marguerite avec un petit sentiment de fierté. Un jeune homme que tu connaîtrais bien, dès l'enfance...

— Comme Georges! allait dire étourdissement Denise. Mais elle se retint. Marguerite poursuivait :

— Un jeune homme dont la famille t'aimerait, t'apprécierait et deviendrait la tienne; qui se fixerait auprès de ta mère, qui serait un fils pour elle, qui en

deviendrait un pour ton père; cela ne te conviendrait-il pas?

— Mais si, répartit Denise qui songeait en son for intérieur que beaucoup de lignes de ce portrait se rapportaient à Georges; il me semble bien nécessaire de connaître et d'aimer la famille qui doit devenir la nôtre.

— On ne peut pas se marier sans cela! répondit Marguerite avec feu; épouser l'inconnu, quel risque! Ah! vois-tu, ma Denise, j'ai souvent rêvé, pensé. »

Elle allait poursuivre et amener diplomatiquement le nom de Philippe, mais un trouble-fête apparut sous la forme d'Ursule, l'air grognon, et deux capelines campées sur son poing.

« Madame fait dire à ces demoiselles qu'il faut rentrer; voilà le serein qui tombe, c'est méchant pour les rhumatismes, je le sens à mon bras. Et voilà vos capuchons, madame dit qu'il faut les mettre.

— Ma bonne mère! toujours inquiète, toujours prévoyante! Allons vite la retrouver. »

Marguerite suivit Denise à regret, mais en se disant :

« Elle m'aura comprise! elle pensera à ce mariage qui nous ferait tous si heureux : papa, maman, Philippe et moi... »

Marguerite avait, en effet, éveillé dans l'esprit ingénu de Denise quelques idées nouvelles, mais, à chaque fois que se présentait devant elle l'image d'un époux, d'un ami, d'un confident, ce n'était pas à Philippe qu'elle songeait.

Peu de jours après, elle partit pour Caen où son cœur l'avait tant de fois devancée. Elle trouva son aïeule grave et calme, son père mélancolique, mais tous deux reprirent le sourire du bonheur et se sentirent l'âme dilatée quand ils eurent auprès d'eux l'enfant qu'ils aimaient.

On avait beaucoup à se dire, et l'on causa longtemps; Denise tournait quelquefois les yeux vers la porte de la chambre et s'attendait à voir apparaître la tête brune de Georges, et il lui paraissait qu'il tardait bien, quand M. Villers dit enfin :

« Et tu ne verras pas Georges pendant ces vacances; il est parti hier pour la Bretagne qu'il veut visiter en touriste; et, de là, il ira à Luchon rejoindre l'avocat chez lequel il travaille et qui est allé aux eaux pour la santé de sa fille, mademoiselle Elisabeth. »

Chaque mot de ce discours frappa sur le cœur de Denise. Elle entrevit, rapide comme l'éclair, un monde de chagrins dans ces deux paroles : Tu ne le verras pas, et il est allé rejoindre mademoiselle Elisabeth.

« Il nous a chargés de ses bonnes amitiés pour toi, ma chérie, ajouta madame Villers. Je pensais qu'il serait resté jusqu'aujourd'hui pour te voir, mais il avait un rendez-vous avec un de ses amis, à Alençon, et de là ils partiront pour la Bretagne. »

Denise ne dit rien; elle défendit à son chagrin de paraître, elle s'occupa avec plus d'affection que jamais de son aïeule et de son père; mais quand le soir, elle fut seule, elle ne put s'empêcher de pleurer et de se dire :

« Georges ne m'aime plus : serait-il parti la veille de mon arrivée? Ah! il n'y a que nos parents qui nous aiment bien, et toujours! »

Ce voyage à Caen fut triste pour elle, quoiqu'elle



eût trouvé sa grand'mère plus résignée que jadis et plus familière avec son infirmité. Elle voyait que son père n'était pas heureux : sa vie solitaire avait jeté un voile de tristesse sur ses pensées ; il n'avait jamais aimé le monde, et il lui eût fallu au foyer la vie et le mouvement qu'il ne voulait pas chercher ailleurs. Longtemps sa mère, intelligente et active, avait imprimé à leur existence, à leurs entretiens une animation salutaire, maintenant elle vivait repliée sur elle-même, et ses forces suffisaient à peine à la résignation. Le bien-être matériel de Léon, auquel madame Villers avait consacré tant de sollici-

tudes, n'existait plus ; au milieu de l'aisance, il vivait négligé, depuis que l'œil attentif d'une femme ne veillait plus sur lui. Il ne se plaignait jamais, mais Denise le devinait, et à ses peines secrètes venait s'ajouter le fardeau de tous ceux qu'elle chérissait.

« Si je pouvais rester ici, se disait-elle parfois, je serais utile à mon pauvre père et à ma grand'mère... oui, mais Georges reviendra, et il ne me verrait pas avec plaisir... et puis, ma mère là-bas m'attend... Qu'il est donc difficile de partager ainsi son cœur!... »

M. BOURDON.

(La fin au prochain Numéro.)

## CONVERSATIONS EN FAMILLE

MADAME DE SÉRIZY. Alice, viens, j'ai à te parler.

ALICE. Grand'mère, j'ai fait quelque sottise ?

MADAME DE SÉRIZY. Non, ma petite, ignorance n'est pas sottise, Dieu merci ! et à ton âge, il est si facile d'apprendre ! te souviens-tu de ce que tu m'as demandé en sortant de ta pension anglaise ?

ALICE, s'asseyant sur un tabouret aux pieds de sa grand'mère. Je vous ai demandé, chère grand'mère, de ne rien me passer et de bien vouloir m'avertir quand j'aurais fait quelque faute.

MADAME DE SÉRIZY. Oui, mon enfant, et j'ai pris volontiers un engagement que ton bon caractère m'a rendu facile. Je n'ai pas eu de reproches à te faire, mais je pense que quelques conseils te seraient utiles pour former ton langage et tes manières.

ALICE. Dites, bonne mère.

MADAME DE SÉRIZY. Mon enfant, la vraie politesse vient du cœur ; c'est le cœur qui donne à nos manières la douceur, la cordialité, la simplicité qui plaisent ; c'est lui qui nous inspire le respect pour la vieillesse et pour la vertu, les égards pour les égaux, la bonté pour les inférieurs ; mais ces beaux et nobles sentiments ne suffisent pas dans le monde, il faut y joindre la science des usages, bien petite science ! bugage bien léger ! mais qui a souvent fait défaut à des gens de mérite. Combien, par exemple, ne s'est-on pas moqué de madame de Staël, en dépit de son génie, parce qu'elle manquait à des usages qu'elle ne devait pas ignorer !

ALICE. Eh bien ! grand'mère, ces usages ?

MADAME DE SÉRIZY. Veux-tu que je te les apprenne ?

ALICE. Oh ! oui... et Ludovic, ne lui direz-vous rien ?

MADAME DE SÉRIZY. Si, volontiers : un lycéen, fût-il même en philosophie, a grand besoin qu'on lui apprenne à saluer, à entrer et à se conduire... Mais commençons par toi, ma fille. Tu viens de manquer

à quelques usages pendant les visites que j'ai reçues.

ALICE. J'écoute, chère mère.

MADAME DE SÉRIZY. Tu sais que, pour me conformer aux habitudes de Paris et de beaucoup de nos grandes villes, j'ai dû prendre un jour, c'est-à-dire désigner à mes amis, dispersés dans tous les coins de la cité, un jour et une heure où ils seront sûrs de ne pas frapper en vain à ma porte. Les visites des bons amis, des parents, des simples connaissances se succèdent ; je tâche de m'occuper de tous, de rendre la conversation générale, et de faire en sorte que chacun soit content ; mais je ne puis, quand une dame me quitte, l'accompagner plus loin que la porte du salon, puisque d'autres personnes réclament ma présence. — Toi, ma chère Alice, au lieu de rester assise, il faut que tu accompagnes la dame qui s'en va jusqu'à l'antichambre (et si nous étions en province, je dirais jusqu'à la porte du logis), et que tu me remplaces dans le dernier salut, le dernier remerciement. Comprends-tu ?

ALICE. Oui, grand'mère ; je m'étais un peu oubliée aujourd'hui à causer avec Henriette.

MADAME DE SÉRIZY. Autre observation : ne fais pas d'aparté avec tes amies, mais tâche au contraire de les lier entre elles, de les faire se connaître. De plus, tu t'es emparée aujourd'hui d'un fauteuil auprès du feu ; ce n'est pas la place de la fille de la maison ; laisse le fauteuil et le coin de la cheminée à une dame étrangère.

ALICE. Mais, bonne mère, d'autres que moi font des fautes ! Mademoiselle Bernier n'est-elle pas entrée avec son parapluie !

MADAME DE SÉRIZY. Grâce pour ma vieille amie ! son parapluie est aussi son bâton de vieillesse.

ALICE, riant. Et les bonnes dames Dailly qui ont reporté soigneusement contre le mur, l'une sa chauffeuse, l'autre sa chaise !



MADAME DE SÉRIZY. Civilité de village ! elles ignorent les usages des villes.

ALICE, *l'embrassant*. Elles n'ont pas eu de grand-mère ? Et madame Herbon, qui arrive toujours à l'heure des repas ?

MADAME DE SÉRIZY. C'est un oubli peu agréable pour nous et pour elle. Il faut un peu de mémoire quand on veut être poli. Les visites de convenance et même d'amitié se font dans l'après-midi et le soir ; le matin, on ne peut faire que des visites d'affaire, de charité, ou bien celles qu'autorise la plus grande intimité, et, dans tous les cas, il faut éviter l'heure du déjeuner ou du dîner.

ALICE. Je m'en souviendrai si un jour je fais des visites toute seule. Les jeunes filles ne vont jamais seules, n'est-ce pas ?

MADAME DE SÉRIZY. Non, ma fille.

ALICE. Mais dans quel cas est-on obligé de faire des visites ?

MADAME DE SÉRIZY. Je ne parlerai pas des visites d'affaires, la nécessité les explique de reste, ni des visites de charité, que le cœur impose, ni des visites d'amitié qui sont réglées par le degré d'intimité, mais parlons des visites de bienséance. On en fait, après le mariage, à tous les parents, alliés, amis et connaissances des deux familles avec lesquels les mariés voudront entretenir des relations, ceci est le début dans la vie. On en fait, comme tu sais, la veille de l'an, à ses grands parents et à ses supérieurs, et on en fait pendant tout le mois de janvier, à toutes les personnes avec lesquelles on a des rapports. On en fait à son arrivée dans une ville, on en fait si on quitte cette ville ; on en fait quand on a reçu une invitation, qu'on en ait profité ou non, et ces visites-là n'admettent pas de plus long délai que la quinzaine ; on fait des visites de félicitations aux gens à qui vient d'arriver un événement heureux, une promotion, par exemple, ceci est de la bienveillance ; on en fait, après un décès, à la famille du défunt, ceci est de la charité. Il est d'usage, dès qu'on apprend un événement heureux ou malheureux arrivé à des amis ou à des connaissances, d'envoyer sur-le-champ, par un domestique ou par la poste, sa carte.

ALICE. Ah ! les cartes ! on les fait voyager maintenant !

MADAME DE SÉRIZY. Oui, grâce au bon marché des timbres-poste, on reçoit au jour de l'an la carte de ses amis de Corse ou d'Algérie. Je ne blâme pas cet usage, quoiqu'il soit tout nouveau, et qu'à mon âge on chérisse l'antiquité.

ALICE. Les demoiselles ont-elles des cartes ?

MADAME DE SÉRIZY. Non, ma petite ; tout au plus ajoutent-elles leur nom au crayon au bas de la carte de leur mère. Tu sais que lorsqu'on s'est présenté soi-même, et qu'on n'a pas trouvé ceux qu'on venait voir, on plie sa carte ? langage figuré qui veut dire : *Je suis venu !* On prétend que cet usage tombe en désuétude, parce qu'il est raisonnable sans doute !

ALICE. Grand-mère, Ludovic se meurt d'envie d'avoir des cartes avec un écusson et ses armes.

MADAME DE SÉRIZY. Non, ma fille, son nom, gravé en lettres anglaises ou romaines, suffira. Les enjolivements sont de mauvais goût ; et pour vider la question des cartes, tu diras à ton frère que lors-

qu'il fera des visites, il en laissera une pour le maître et une pour la maîtresse de la maison, tandis que moi, je n'en laisserai que pour la dame que j'aurai demandée. Comprends-tu ?

ALICE. Oui, grand-mère. Mais, dites-moi, vous ne recevez jamais vos visites ni dans votre chambre à coucher ni dans la salle à manger, vous n'approuvez donc pas cette coutume ?

MADAME DE SÉRIZY. Pas beaucoup, hors le cas d'une parfaite intimité. Un salon, si petit, si modeste qu'il soit, est le lieu destiné aux visiteurs. Je ne lui demande ni tentures de damas, ni meubles de bois de rose, ni Boule, ni Sèvres, mais seulement beaucoup d'ordre et de propreté, du feu en hiver, quelques fleurs en été ; sur une table, des livres, un album de photographie (il faut sacrifier à la mode !), un ouvrage de tricot, de tapisserie, quelque chose enfin qui annonce que ce salon est animé et habité, et qui lui ôte l'air endimanché des pièces que l'on occupe rarement.

ALICE. Bonne mère, je vois les dames que vous recevez offrir le fauteuil qu'elles occupent à côté de vous à la dame qui arrive : pourquoi cela ?

MADAME DE SÉRIZY. Pour que je puisse me mettre en rapport avec la nouvelle venue, et qu'elle ne demeure pas étrangère et isolée : c'est un usage fort bon et fort gracieux.

ALICE. Je le suivrai... si j'occupe jamais un fauteuil à côté de la maîtresse de la maison. Et que doit-on faire, quand au lieu de recevoir une visite on la fait soi-même ?

MADAME DE SÉRIZY. On dit son nom bien intelligiblement au domestique, il annonce, on entre ; on cherche des yeux la maîtresse de la maison, on la salue en lui serrant la main, si on est lié avec elle ; je m'asseoirai à ses côtés ; toi, ma chère enfant, après des jeunes filles ou bien à côté d'une dame ; je tâcherai de me mettre au courant de la conversation et d'y prendre une part modeste, car tu as lu dans saint François de Sales *que lorsqu'on est avec le prochain, il faut s'y plaire et témoigner qu'on s'y plaît*. Pour une visite de convenance, vingt minutes sont une durée bien suffisante. On tâche de ne couper brusquement ni un récit ni un dialogue animé, on salue l'amie qu'on est venue voir, on fait un salut général aux autres personnes qui se trouvent là, et on se retire sans renouveler un entretien à la porte et sans prolonger sa sortie. Si ton frère nous accompagne, il saluera profondément, en entrant, la dame de la maison, s'inclinera devant les autres, il prendra sa part de la conversation, et tu lui diras que s'il serre la main aux hommes, je lui défends de la secouer. Ajoute qu'il prenne garde à ne pas se précipiter dans un salon comme un héros de mélodrame qui vient annoncer une nouvelle funeste. Un peu de calme aide à la politesse. Si, quand on est en visite, il survient d'autres visiteurs, il est poli de rester quelques instants avec eux pour montrer qu'on ne veut pas les fuir ; il est poli aussi de sortir avant eux, afin qu'ils puissent s'entretenir confidemment, s'ils le désirent, avec ceux qu'ils sont venus voir.

ALICE. Bonne maman, tous ces préceptes de politesse me semblent très-raisonnables.

MADAME DE SÉRIZY. J'en suis charmée, ma fille ; ils sont, en effet, un composé de raison et de charité.



Maintenant, la raison et la charité te diront aussi que, si tu rends une visite de deuil, il faut être grave; que dans des visites de pure bienséance, il faut être prudente et discrète, et que l'expansion n'est guère de mise qu'avec les amis. La toilette aussi doit être en harmonie avec les circonstances; ne va pas dans une maison de deuil en robe rose; ne fais pas une visite de cérémonie en toilette du matin; ne traîne pas la soie et les guipures dans les mansardes des pauvres gens. Réfléchissons avant que d'agir.

ALICE, *lui baisant la main.* Je réfléchirai... et je consulterai mon cher guide. Mais, bonne maman, dans notre prochaine conversation, ne parlerez-vous pas des diners? je crois que Ludovic aurait à apprendre sur ce chapitre-là!

MADAME DE SÉRIZY. Eh bien! tu m'y feras penser. Nous en parlerons à sa prochaine sortie. L'heure du coucher est sonnée, ma chère fille. Donne-moi mon livre et disons notre prière du soir.

ALICE. Oui, bonne mère, et j'écirai le résumé de notre conversation d'aujourd'hui.

## LA POMME

Un enfant en haillons, coiffé d'un bonnet rouge,  
Gémissait sur un lit de douleur, en prison.  
Pourquoi le gardait-on prisonnier dans ce bouge?  
En prison, à sept ans! et pour quelle raison  
Cette épouvante horrible et cette épreuve amère?  
Voir paraître un geôlier quand il criait : Ma mère!  
Hélas! le pauvre enfant! il était sans remord,  
Nul ne l'avait jugé, douce et blanche victime!  
Et quand il fut au ciel, sitôt après sa mort,  
Dieu sur son petit cœur ne put trouver de crime!  
Comme il souffrait beaucoup, qu'à force de souffrir  
La mort au prisonnier faisait mine d'ouvrir,  
Le geôlier qui gardait l'enfant à l'agonie,  
Appelle un médecin. Pour la première fois,  
L'enfant malade entend une plus douce voix,  
Et le bon médecin le rappelle à la vie.  
Un jour qu'il allait mieux, près de son chevet noir,  
Comme son bienfaiteur était venu s'asseoir :  
« Merci, dit tendrement l'enfant à ce brave homme;  
J'avais avec du pain une pomme à diner,  
J'ai gardé le meilleur : je veux te le donner. »  
Et lui mettant le fruit dans la main : « Prends ma pomme! »

C'était un fils de roi, martyr presque en naissant,  
Son cœur, resté royal, était reconnaissant.  
Croyez que Dieu lui fit plus splendide couronne  
Que celle dont son père était découronné.

Dieu ne voit pas ce que l'on donne,  
Mais de quel cœur on a donné!

LOUIS RATISBONNE.  
(Comédie *Enfantine*.)



## REVUE MUSICALE

### JENNY LIND



ISEZ, très-chères lectrices, les programmes *ébouffants* qu'envoient à notre ville déserte les administrations de toutes les eaux sulfureuses, hydrothérapiques, thermales et ferrugineuses du monde, depuis la modeste frégate du quai d'Orsay jusqu'à la splendide Kursaal de Hombourg; vous trouverez la description des plaisirs fabuleux qu'y vont chercher, non les vrais malades, ils en mourraient, les infortunés! mais les heureux de la terre auxquels une grande fortune et une excellente santé permettent les charmes de la locomotion. — Si vous aimez le mouvement des salons, le bruit des conversations qui se croisent, si vous avez une soif inextinguible de bals, de spectacles et de concerts, si vos instincts gastronomiques vous font apprécier vivement les mets délicats dont l'illustre Chevet possède le monopole, enfin si vous avez du goût pour les promenades, les cavalcades, les joutes et les jeux de toutes sortes, comment résisterez-vous au tableau séduisant dont on vous trace l'esquisse dans tous les journaux de Paris? Hélas! notre grande ville dort en ce moment de son plus lourd sommeil; la chaleur caniculaire qui l'accable la rend nonchalante et tiévreuse. Sauvez-vous donc, loin de son enceinte nauséabonde; allez vous montrer ou vous cacher, selon vos goûts, sous les splendides avenues des *eldorados* publics, ou sous les ombrages silencieux de vos domaines particuliers. Nous vous parlerons de théâtres à des heures moins brûlantes, quand les hirondelles auront fui nos climats, et lorsque les artistes y seront rentrés.

Causons aujourd'hui d'une étoile, brillante aux yeux de plusieurs peuples de la terre, et restée constamment nébuleuse pour nous seuls. Cela ne veut-il pas dire : causons de Jenny Lind, cette créature ou plutôt cette création dont nous n'avons aperçu qu'un pâle reflet? Pourquoi, dans notre capitale, si bien faite pour apprécier les talents réels, une artiste justement célèbre refuse-t-elle de se faire entendre?

N'avons-nous pas des espaces assez vastes pour contenir le volume de sa voix? Manquons-nous de grands maîtres pour lui confier des rôles et d'un public choisi pour l'admirer? Pourquoi nous parle-t-on sans cesse d'un être invisible ou insaisissable? Voulez-vous le savoir? Eh bien, je vais vous conter l'histoire de cette nébuleuse cantatrice, cela vous apprendra que les petites causes peuvent produire de grands effets.

Jenny Lind est née le 6 octobre 1821, à Stockholm, où sa mère tenait une école de jeunes filles. Les remarquables dispositions qu'elle annonça de bonne heure pour le chant déterminèrent ses parents à la

destiner au théâtre. Après s'être essayée avec succès dans différents petits rôles d'opéra comique, elle aborda résolument le rôle d'Agathe dans *Freyschutz*. Elle n'avait alors que seize ans. Vers le milieu de l'année 1841, étant venue à Paris pour recevoir des leçons de Garcia, elle sollicita vainement l'honneur de se faire entendre sur notre première scène lyrique. Cependant une audition lui fut accordée au foyer du théâtre. Par une cause qu'on assure avoir été très-sérieuse, le directeur de l'Opéra, M. Léon Pillet, ne put y assister. L'artiste, blessée de ce qu'elle appela un manque de courtoisie, jura que de sa vie elle ne mettrait le pied sur une scène française, et elle tint parole.

A l'époque dont nous parlons, Jenny Lind n'était nullement connue; M. Meyerbeer n'en avait pas encore parlé, le théâtre de Berlin ne lui avait pas ouvert ses portes; une quantité de jeunes artistes, sorties des conservatoires de tous les pays, demandaient des auditions; on ne pouvait les accorder toutes, et voilà que, mue par un excès de rancune, une femme de talent se prive des ovations et des applaudissements de la première scène du monde!

Après avoir accompli une tournée brillante dans toute l'Allemagne, Jenny Lind débuta à Londres sur le théâtre de la Reine en 1847, et y revint en 1849.

Son talent et la grâce de ses rapports familiers y excitèrent une admiration enthousiaste. En 1854, la célèbre cantatrice suivit en Amérique l'impresario Barnum. Nous avons tous entendu raconter les prodiges d'exaltation qu'elle fit naître à New-York, à Boston, à la Havane, à la Nouvelle-Orléans; c'est une chose vraiment phénoménale que cette suite de triomphes sous lesquels elle se courbait avec une joie bien légitime!

Jenny Lind se maria en Amérique avec M. Goldschmidt.

Les époux se fixèrent à Dresde, et l'on annonça que la célèbre chanteuse renonçait définitivement au théâtre. Cependant nous la voyons reparaitre au grand festival de Dusseldorf, accompagnée, dans sa pérégrination artistique, du chanteur Stockhausen.

« Rien de plus intéressant, dit le *Journal de l'Escaut*, » rien de profondément dramatique, comme les » accents de cette cantatrice incomparable dans le » rôle principal d'*Érie*, cette œuvre si pathétique et » si élevée; science et sentiment, méthode et voix » du cœur, tout en elle est d'une incroyable perfection. Ses trilles à l'unisson avec le violon n'ont ja- » mais pu être imités, et pour elle ce n'est qu'un » jeu facile; il en est de même du *Re Pastore* un » opéra presque oublié de Mozart, dont elle sait tirer » le parti le plus large et le plus palpitant. »

La voix de Jenny Lind a perdu un peu de son ampleur dans le médium, mais ses notes hautes ont conservé tout leur éclat.

MARIE LASSAUEUR.



# Correspondance.

**U**n est un sujet, mes chères et bonnes amies, que depuis longtemps je veux traiter entre vous et moi. J'ai assisté, cette année, à tant de messes de mariage, que naturellement conduite à de nombreuses réflexions, j'en veux causer quelques instants avec vous.

La plupart de vous sont déjà de grandes jeunes filles, raisonnables, dont bientôt la vie doit changer et se fixer ailleurs que sur les bancs d'une classe ou au foyer de la famille où vous êtes nées. Il est donc important de méditer d'avance et bien longtemps même, les devoirs qui vous attendent en dehors de cette vie de jeune fille qui, pour beaucoup d'entre vous, n'est que transitoire.

Il n'est vrai malheureusement, que bien des mariages ne sont pas heureux. Pourquoi cela? Presque tous commencent dans les meilleures conditions. La jeune fille est bien élevée, elle a, dit-on, *un charmant caractère*, elle veut être une bonne et vertueuse femme; le mari ne demande pas mieux; d'où vient donc, en si peu de temps, cette révolution soudaine, qui étonne non-seulement les familles intéressées et le monde, mais les époux eux-mêmes, surpris de se voir si différents de ce qu'ils s'étaient promis d'être?

Une des premières causes vient du peu de réflexion que l'on met tout d'abord en formant ce lien solennel.

Aussitôt après la demande du fiancé et l'acceptation de la famille, ne sait-on pas comment les choses se passent de part et d'autre? D'un côté, la mère et la fille pensent à la corbeille; de l'autre, la mère et le fils pensent aux écus. Ceux-ci cherchent à dépenser en cadeaux le moins possible, mais ils trouvent deux adversaires formidables, disputant poliment et de l'air le plus indifférent, le terrain pied à pied, en ennemis voilés.

Le contrat et la corbeille discutés, le trousseau choisi, les courses faites et à faire, les visites de famille, les observations des grands parents et des amis, la cour assidue d'un jeune homme dont on ne connaissait pas l'existence quelques jours auparavant, tout cela et mille autres préoccupations inévitables obscurcissent la pensée et le raisonnement de tous ceux qui, en un pareil moment, auraient le plus besoin de toute leur lucidité.

Si la jeune fille réfléchit à quelque chose en dehors des cadeaux et de sa toilette de mariée, c'est beaucoup moins aux devoirs sérieux qui l'atten-

dent, qu'à la liberté qu'elle va conquérir. Ah! voilà le grand mot, la véritable joie de toute jeune fille qui se marie! Si ses jeunes amies envient son sort, si elles la trouvent heureuse entre toutes, c'est qu'elle sera libre et qu'elles sont encore en lisières; elle pourra sortir seule! aller et venir dans la rue, dépenser plus ou moins pour sa toilette; on l'appellera madame, et, chez elle, elle aura un petit bonnet avec une rose sur le coin de l'oreille. Quel bonheur!

Enfin, elle sera libre!... Pauvre enfant! la liberté, hélas! du moment où vous quittez la maison paternelle, fut à jamais perdue pour vous. Au sortir de l'église, encore couronnée de ces fleurs artificielles qui vous faisaient rêver une royauté trompeuse, votre liberté restait entre les mains du suisse de la paroisse, qui vous avait amenée libre à l'autel.

Voilà, mes amies, où nous en sommes au sortir de l'église, malgré cet air triomphant qui accompagne généralement toute nouvelle mariée. — Du sein d'une famille dont vous étiez l'âme et la vie depuis le jour de votre naissance et dont vous êtes l'idole, vous entrez, à cette heure, dans une autre, où vous êtes l'étrangère!

Si la jeune femme sait se faire aimer de sa nouvelle famille, elle a trouvé un des secrets les plus difficiles pour arriver au bonheur. Qu'elle soit remplie d'égards, de respect, d'affection pour la mère de son mari; au lieu de convenir des torts que cette mère peut avoir un jour envers elle, il faut les cacher et n'en jamais paraître offensée. Tout ce que le mari recevra en ce genre, il le rendra au centuple; plus la jeune femme aura de patience, plus il la soutiendra si on l'attaque injustement. Et d'ailleurs, ne faut-il pas penser que cette femme, étrangère à vous, est sa mère à lui; et que fort heureusement enfin, ce lien sacré de la maternité et de l'amour filial ne peut jamais être brisé.

Il dépend donc beaucoup de la jeune femme de conserver l'accord avec sa belle-mère; et si nous voyons si souvent la paix des ménages troublée dès les premiers temps, j'ai observé que cela vient du désaccord entre la belle-mère et sa belle-fille ou son gendre.

Maintenant, parlons de votre intérieur et des devoirs qui vous attendent à votre nouveau foyer.

Votre pensée première doit être d'établir et de conserver la paix entre votre mari et vous.

Pour arriver à ce bien inestimable de la paix dans l'intérieur, un moyen simple, qui paraît d'abord



puéril, et cependant un des plus sérieux moyens qu'on puisse vous offrir, est d'observer ensemble les dehors d'une douce et affectueuse politesse.

Croyez-le, mes enfants, le dehors de chacun de nous est la moitié de ce que nous sommes. On ne peut, en définitive, nous prendre que pour ce que nous nous montrons. Pensez-vous que le bourgeois bien-faisant soit réellement un être fort agréable? Il est tout au plus bon à faire l'aumône; mais il n'en est pas moins redoutable dans sa maison, difficile à vivre, et gâtant même, par la façon dont il l'offre, tout le bien qu'il fait autour de lui.

Un autre conseil avant de finir.

Dans les commencements de votre mariage, vous avez nécessairement beaucoup de visites à faire et à recevoir; mais ne vous posez pas, au début, comme aimant le monde et désirant y aller. Il est vrai que c'est bien tentant! Ne faut-il pas montrer les belles robes, les belles dentelles, les bijoux que que l'on a reçus? J'en conviens; mais que l'amour que vous devez avoir pour votre mari se montre peu dans ce désir immodéré de quitter votre intérieur pour aller briller aux yeux de gens indifférents!

Si vous êtes heureuses dans votre ménage, restez-y. Rien ne vaut la solitude à deux quand on s'aime. Est-ce que le monde donne le bonheur? Est-il fait pour les heureux? Tout au contraire, il détruira votre bonheur, et c'est tout ce que vous pouvez attendre de lui. Le monde est fait pour les malheureux. Aux cœurs brisés, désenchantés, saignants encore des plaies qu'il leur a faites, il offre la triste et dernière consolation qu'il peut donner : son bruit qui étourdit, ses fêtes qui n'ont que des sourires faux, qui ne nous trompent plus mais qui savent, pour quelques heures, nous arracher à nous-mêmes.

Il faut finir, et j'ai encore bien d'autres recommandations à vous faire, mes chères amies; si vous avez suivi ce petit sermon avec quelque intérêt, nous reprendrons ce sujet inépuisable et si utile à méditer sans cesse.

### MODES.

Nous voici en pleine *morte-saison*, mes chères amies. La plupart de nos élégantes ont fui la capitale. — Paris ressemble, en ce moment, à un salon après une nombreuse réception; la maîtresse de la maison ayant reconduit la dernière personne, retrouve les fauteuils en désordre, la musique éparse sur le piano et sur les pupitres; les murs retentissent encore du bruit des voix et des danses; les bougies à moitié consumées brillent encore du même éclat et semblent se demander ce qu'elles éclairent, puisque la foule élégante a disparu pour faire place à un vide paraissant d'autant plus grand, que la soirée a été plus animée. Les Parisiens qui ne peuvent s'absenter, retrouvent ce même vide dans toutes les promenades, malgré le grand nombre d'étrangers qui profitent de la belle saison pour venir visiter la *Capitale*; mais ils ne peuvent guère juger de l'aspect habituel de nos jardins; ce ne sont plus les mêmes promeneurs, plus les mêmes conversations, je dirai presque que ce n'est plus le même soleil qui éclaire les allées des Tuileries et du bois de Boulogne, et pourtant les voyageuses

arrivent avec l'espoir de voir ce qui se porte; mais comme un certain nombre d'entre elles me liront, je vais les aider dans leurs recherches.

Deux abonnées me demandent des renseignements pour des toilettes à l'occasion de mariages; l'un est pour la première quinzaine de septembre, et la famille de la mariée est en deuil; l'autre mariage est pour le commencement d'octobre; je ne puis répondre aux deux à la fois, puisqu'elles ne se trouvent pas dans les mêmes conditions. Choisissons d'abord la toilette de la mariée; la robe est en taffetas blanc; la jupe unie traînant un peu derrière; le corsage à pointe devant, orné jusqu'à moitié d'une passementerie de soie blanche; le dos du corsage est à pointe également; on monte la jupe en plaçant un pli de chaque côté de la pointe. La manche à coude avec épaulette en passementerie; le col et les manches en Angleterre; la coiffure en fleurs d'orange mélangées de clématite; le voile en tulle illusion posé sur la guirlande. — Pour la sœur de la mariée, qui ne veut pas porter de gris ou de violet pour le jour de la cérémonie, le deuil étant trop récent dans la famille, et qui cependant voudrait l'éclaircir, je lui conseillerai une robe en mousseline blanche garnie dans le bas de trois volants de six centimètres; on peut ajouter un petit bouillonné de mousseline blanche au-dessus de chacun des volants, ou une petite ruhe en taffetas noir, ou bien encore un ruban de taffetas noir passant dans le bouillonné; le corsage est montant, doublé jusqu'aux épaules; l'écharpe en mousseline ornée d'un volant semblable à ceux de la robe; le chapeau en tulle blanc avec touffe de petites marguerites blanches à cœurs noirs, mélangées de feuillage noir.

La mère de la mariée préfère rester en noir, mais elle demande notre avis à ce sujet; je lui suis très-reconnaissante de la confiance qu'elle m'accorde; je lui répondrai donc, comme à une amie, que pour mon goût j'aimerais lui voir un peu de blanc, je ne serai pas exigeante : la robe en taffetas noir, la jupe unie ou garnie de petits volants disposés en pyramides sur chacun des lés; le châle en cachemire noir garni de guipure; le chapeau en tulle brodé noir, orné dessus et dessous d'un bouquet de plumes blanches et noires. C'est une concession que je demanderai à cette mère au nom de sa fille. J'ai assisté il y a quelque temps à un mariage où la mère de la mariée était complètement vêtue de noir, ce qui contrastait d'une manière pénible avec l'expression de bonheur empreinte sur tous les visages; je ne veux pas dire pour cela que l'on doit oublier ceux qui ne sont plus; je crois, au contraire, que l'on y pense davantage dans les moments solennels; mais un jour de mariage, où l'on se trouve forcément en représentation, on doit autant que possible renfermer son chagrin en soi-même, et éviter de se donner en spectacle à un public, qui est souvent peu indulgent.

Il s'agit à présent d'une toilette pour le jour du mariage d'un frère; seulement cette sœur oublie une chose bien importante, c'est de me dire si elle est dame ou demoiselle; cette étourderie me fait penser que c'est à une jeune fille que je m'adresse. Robe de taffetas mauve garnie dans le bas de trois ruches découpées formant ondulations; on pose



deux ou trois petits velours très-étroits entre chaque ruche. Deux ruches séparées par deux petits velours dessinent une pèlerine carrée sur le corsage. Collet pareil à la robe. Capote en tulle blanc ornée de clochettes mauves. La toilette sera bien différente, si la jeune fille est une jeune femme : je l'engagerai à s'expliquer un peu mieux à l'avenir. et je lui conseillerai une robe en taffetas gris acier, ornée d'entre-deux en guipure noire entourés d'un petit tuyauté en taffetas gris disposés en long ; on en place un de trente centimètres sur chaque couture, puis deux de chaque côté diminuant de hauteur. Le collet est en gros de Tours noir orné de passementerie, et garni de deux rangs de dentelle de Chantilly. J'ajouterai à cette toilette une capote en crêpe rose avec bavolet en taffetas noir ; sur le milieu de la passe une touffe de roses en taffetas noir, entourée d'une frange en plume retombant un peu sur le bouquet ; dessous roses en taffetas noir. Ce chapeau est fort joli, il vient de chez mademoiselle Tarot, 40, rue Sainte-Anne.

J'allais oublier la petite quêtuse ; cette chère enfant ne s'étonnera pas cependant que sa sœur aînée passe avant elle ; je lui réserve une fort jolie toilette en popeline bleue, qui ira parfaitement à une petite blonde. La jupe est garnie dans le bas de cinq petits rubans bleus posés à plat ; de distance en distance ; cinq autres petits rubans sont placés en travers sur ceux qui garnissent le bas de la robe. Le corsage est en mousseline blanche orné d'entre-deux brodés et garni de valenciennaise ; les bretelles, pareilles à la robe, sont arrêtées dans une ceinture large nouée derrière. Le collet est en popeline bleue doublé de foulard blanc et garni comme la jupe. Le chapeau en velours royal blanc, orné d'une plume blanche et bleue.

J'ai vu souvent des jeunes filles profiter de leur séjour à la campagne, pour se négliger dans les soins à donner à leur toilette ; je ne prêcherai jamais la coquetterie, mais je ne puis comprendre que l'on soit moins soignée dans sa mise parce que l'on est à l'abri des visites. Soyez moins élégantes à la campagne qu'à la ville, mais ayez même dès le matin une toilette dans laquelle vous ne rougiriez pas de rencontrer une amie. Un charmant déshabillé d'intérieur se fait avec jupe et veste grecque en toile du Mexique et guimpe en organdi, ou le corsage à pointe devant et à basque postillon derrière ; la toile japonnaise et le piqué anglais sont également jolis pour la campagne ; les robes en organdi et mousseline imprimée sont plus légères et plus habillées et exigent des garnitures. Faites le collet ou le paletot pareil à vos robes en toile ou piqué, avec votre chapeau rond en paille, vous serez prête pour une excursion à l'improviste. Une recommandation sur laquelle je ne saurais trop insister, est de vous engager à être toujours disposée à partir, si vos parents ou votre mari vous proposent une promenade ; le plaisir qu'ils se promettent d'une course avec vous, sera diminué de beaucoup s'ils sont obligés d'attendre un quart d'heure ou même une demi-heure que votre toilette soit terminée.

Ayez pour le matin un peignoir, ou la jupe et la veste pareille ; cette dernière forme est plus commode et plus légère.

Les capulets en flanelle sont indispensables à la

campagne et surtout au bord de la mer, où les soirées sont très-fraîches : ils sont aussi très-utiles, si l'on doit passer une nuit en voiture ou en chemin de fer. Ils se font de diverses formes, les blancs ou les rouges sont les plus distingués. Le capulet en flanelle rouge se fait à pointe retombant un peu sur le front, garnie d'une grosse ruche en flanelle rouge ou noire, ainsi que le collet qui descend sur les épaules. Celui en flanelle blanche est arrondi autour de la figure, et est garni d'une guipure noire surmontée d'une petite ruche noire.

Le châle de dentelle est très en vogue cet été pour jeune femme, il complète en effet d'une manière fort élégante une toilette habillée, mais il est, je trouve, trop en vogue, car on le voit sur des robes avec lesquelles il fait disparaître, autant il est joli avec une toilette en harmonie, autant il est de mauvais goût en négligé, il fait même paraître ce négligé moins bien qu'il n'est peut-être réellement.

Les jupons blancs se font à pointes, la ceinture est arrondie devant et froncée derrière sur une bande de 80 centimètres, dans laquelle on passe une coulisse ; ils se font avec un large ourlet, au-dessus duquel sont deux ou trois entre-deux brodés, séparés par des plis, ou une guirlande brodée à moitié sur l'ourlet ; on les garnit aussi de deux ou trois volants tuyautés, ou de plusieurs petites bandes festonnées, surmontées de plusieurs plis ; l'ornement des pantalons doit toujours être assorti à celui des jupons. La broderie des entre-deux est mélangée de plumetis et d'œillets. On fait aussi des jupons en alpaga ou mohair blanc, ornés de velours noirs, mais je vous engage à les faire plutôt en couleur, le blanc jaunit au bout de quelques semaines, et prend l'aspect d'un jupon sale.

J'engage surtout les mères de famille à apporter le plus grand soin dans les différents objets qui composent la toilette des enfants : ainsi, les chapeaux ronds sont adoptés maintenant pour les jeunes filles, c'est une charmante coiffure qui va très-bien aux jeunes visages, et que l'on doit porter nécessairement avec les robes courtes, mais je ne sais pourquoi beaucoup de mères résistent à cette mode, et mettent à leurs enfants des chapeaux qui leur donnent l'air de petites vieilles.

Parlons des petits garçons. Je vous annoncerai avec plaisir que les hommes de quatre à cinq ans se révoltent contre la crinoline et ont réussi à décider leurs mamans à leur mettre des pantalons. J'ai vu chez madame Deplanche, 21, rue de la Michodière, la toilette de petite fille que nous donnons sur la gravure de ce mois, et trois charmants costumes pour petits garçons.

L'un d'eux se compose d'un pantalon en mohair chamois, brodé de soutache noire sur les côtés, il est large et de forme zouave, avec bretelles retenues devant et derrière par deux traverses en mohair soutaché. La chemisette est en batiste, le col et les poignets des manches sont brodés en laine noire, une ceinture en mohair avec frange noire nouée sur le côté, et une casquette en paille avec galon chamois et noir, terminé par une frange noire, complètent ce costume.

Un autre costume, pour bains de mer, est en piqué anglais blanc et noir, le pantalon est froncé aux genoux, le gilet en cachemire rouge descend



plus bas que la taille, une ceinture en cuir avec gibecière passe sur le gilet, qui est orné de boutons de métal; la veste en piqué comme le pantalon, est ornée de galons en laine rouge et de boutons de métal. On ajoute à ce costume des guêtres en flanelle rouge pareilles au gilet, et une casquette grise avec bord en velours rouge.

Le troisième est un costume anglais, avec jupe plissée, car si les crinolines sont bannies des toilettes de petits garçons, les jupes ne le sont pas, et jusqu'à l'âge où ils peuvent porter le véritable pantalon, on leur met la jupe avec pantalon blanc ou le pantalon de couleur court et bouffant. Le cos-

tume anglais se compose donc d'une jupe en moiré chamois, le gilet à petites poches ornées de galons et boutons noirs, la veste pareille avec poches semblables, mais un peu plus grandes; les manches sont à revers, ornées comme les poches de galons et boutons noirs, la veste est retenue par un seul bouton.

Nous allons bientôt, mes chères amies, faire nos adieux aux toilettes légères; profitez pour les porter encore des quelques chaleurs dont on jouira en septembre; le mois prochain, nous commencerons à parler de nuances plus sombres, et d'étoffes plus épaisses que nous repoussons aujourd'hui.

## EXPLICATIONS

### Planche IX

**COTÉ DES BRODERIES.** — 1 et 2, Taie d'oreiller avec P. A. — 3, C. Y. — 4, A. C. — 5, Barbe de bonnet — 6, Bande pour jupon — 7, Mouchoir avec G. B. — 8 et 9, Parure, broderie russe — 10, Écusson avec *Stéphanie* — 11, L. S. A. enlacés — 12, *Césarine* — 13 et 14, Parure — 15, *Eugénie* — 16, *Trinidad* — 17, *Céline* — 18, Dessus de pelote avec L. D. — 19, A. M. — 20 et 21, Parure — 22 et 22 bis, Guirlande pour drap, avec V. G. — 23, *Blaisine* — 24, F. D. — 25, *Marie*, avec couronne d'étoiles — 26, H. L., avec couronne de duc — 27, Écusson avec A. J. — 28, E. J. — 29, J. M. enlacés — 30, A. M. — 31, L. D. — 32, Mouchoir avec *Honorine* — 33, Y. C. — 34, Écusson avec *Irma* — 35, G. M. — 36, D. G. — 37, C. Y.

**COTÉ DES PATRONS.** — 1 à 10, Robe soutachée — 11 à 15, Robe de baby — 16 à 18, Porte-monnaie — 19 et 19 bis, Manche lingerie — 20 à 23, Sac de voyage — 24 à 28, Gêranium — 29 à 31, Porte-bourse en filet et perles — 32, Alphabet gothique.

### COTÉ DES BRODERIES

1 et 2, TAIE D'OREILLER avec P. A.

Prenez un carré de toile ou de percale de 90 centimètres, et un de 70 centimètres, brodez le carré de 90 centimètres sur le dessin n° 1; réunissez les deux carrés par une piqure tout autour, à distance égale de la broderie.

3, C. Y., pour linge de table, plumetis et cordonnet. On peut exécuter ce chiffre en coton blanc entouré d'un cordonnet en couleur, mais il est mieux tout blanc.

4, A. C., pour taie d'oreiller, plumetis et cordonnet. On peut supprimer la branche de feuilles.

5, BARBE pour bonnet, plumetis sur mousseline, ou application de batiste sur tulle Bruxelles; il faudra supprimer les pois du semé, si l'on exécute cette barbe en application.

6, BANDE pour jupon.

Ce dessin s'exécute moitié sur l'ourlet, et moitié au-dessus.

7, MOUCHOIR avec G. B., plumetis, feston, cordonnet et point de sable.

8 et 9, PARURE en broderie russe.

Nous rappelons ici ce que nous avons dit en avril. La broderie se fait en laine sur toile ou nanzouk simple; la broderie terminée, on mouille et on repasse son étoffe avant de la doubler. — Voir, pour monter la manchette, le n° 19, côté des patrons.

10, Écusson avec *Stéphanie*, plumetis et cordonnet.

11, L. S. A. enlacés, plumetis et feston.

12, *Césarine*, plumetis et cordonnet.

13 et 14, PARURE, plumetis, cordonnet et feston sur mousseline.

15, *Eugénie*, plumetis et cordonnet. On peut supprimer la branche de fleurs.

16, *Trinidad*, plumetis et cordonnet.

17, *Céline*, plumetis et cordonnet.

18, Dessus de pelote avec L. D., plumetis et cordonnet.

19, A. M., pour taie d'oreiller, plumetis et cordonnet.

20 et 21, PARURE, plumetis et cordonnet ou point de poste et broderie russe en laine. Pour l'exécuter ainsi, on supprimera les bouquets et on prolongera les lignes de pois et d'épines.

La manche se taille sur le patron numéro 19 du deuxième côté, en ajoutant 5 centimètres de longueur au bas; on échancre le dessus de la manche de la largeur de la bande n° 21, qui remonte jusqu'à la piqure à laquelle est réuni le dessous; l'autre partie de la bande forme poignet, il est assez large pour passer la main.

22 et 22 bis, GUIRLANDE pour drap avec V. G., plumetis et cordonnet.

23, *Blaisine*, plumetis, et cordonnet.

24, F. D., plumetis et cordonnet.

25, *Marie*, avec couronne d'étoiles, plumetis et cordonnet.



- 26, *H. L.*, avec couronne de duc, plumetis et cordonnet.  
 27, Écusson avec *A. J.*, plumetis et cordonnet.  
 28, *E. J.*, plumetis et cordonnet.  
 29, *J. M.*, enlacés, plumetis.  
 30, *A. M.*, gothique, plumetis et cordonnet.  
 31, *L. D.*, plumetis, cordonnet et point de sable.  
 32, Mouchoir avec *Honorine*, feston, plumetis et cordonnet.  
 33, *Y. C.*, enlacés, plumetis.  
 34, Écusson avec *Irma*, plumetis et cordonnet.  
 35, *G. M.*, gothique, plumetis et cordonnet.  
 36, *D. G.* avec pois.  
 37, *C. Y.*, pour linge de table, plumetis et cordonnet.

### COTÉ DES PATRONS

- 1 à 10, ROBE soutachée.  
 1, Dessin pour soutacher le devant du corsage jusqu'à la moitié.  
 2, Patron du devant.  
 3, Dessin pour le haut du dos.  
 4, Patron de la moitié du dos.  
 5, Petit côté du dos.  
 6 et 7, Manche.  
 8, Épaulette pour le haut de la manche.  
 9, Bande pour le bas de la jupe, avec pointe montant sur chaque lé.  
 10, Croquis de la robe.

Il faut faire toutes les coutures du corsage avant de le dessiner.

Pour imprimer le dessin sur l'étoffe, piquez-en tous les contours avec une épingle en acier un peu grosse, en ayant soin de faire la piqure assez rapprochée, pour le bien suivre. Prenez de la craie que vous réduirez en poudre, si vous imprimez sur une étoffe foncée, ou du bleu de linge si l'étoffe est claire. — Fixez le dessin avec des épingles, de façon qu'il ne se déplace pas. Puis avec un tampon en drap, que vous aurez un peu mouillé avant de le tremper dans la poudre, vous frotterez toutes les parties du dessin. Cette opération est très-facile, mais beaucoup de personnes s'en effrayent, et préfèrent attacher légèrement le dessin sur l'étoffe, et coudre la soutache en traversant le papier; mais par ce moyen le dessin est perdu, et de plus il faut avoir la patience de retirer le papier par petits morceaux.

- 11 à 15, ROBE de baby.  
 11, Pièce de la robe.  
 12, Revers de la manche.  
 13, Moitié de la manche.  
 14, Feston pour le bas de la robe.  
 15, Croquis de la robe de baby.

La manche se monte sur un poignet droit de 16 centimètres de large sur 3 centimètres de hauteur; on fixe le revers au bord du poignet, qui est cousu de manière à passer la main.

16 à 18, PORTE-MONNAIE en cuir gris brodé en soie et gros cordonnet d'or.

- 16, Soufflet de côté du porte-monnaie.  
 17, Patron du porte-monnaie. Les deux côtés se font d'un seul morceau.  
 18, Croquis du porte-monnaie monté.

Il faut doubler le cuir d'une grosse mousseline, avant de commencer à le broder.

Les myosotis sont bleus; un point noué en soie jaune forme le cœur. On fait quelques points lancés en soie blanche sur les pétales de la fleur. — Les feuilles et les tiges sont en soie verte. On place un gros cordonnet d'or sur les contours de l'ornement; il se fixe avec de la soie jaune très-fine. On met une soutache assortie à la nuance du cuir, sur le trait noir qui se trouve entre les deux cordonnets d'or. Le quadrillé des angles se fait en soie grise, retenue à chaque endroit où les soies se croisent par un fil d'or très fin. On peut mettre un chiffre sur l'un des côtés à la place de la guirlande. On se procurera chez mademoiselle Ribault, 3, rue de Rohan, la monture et les fournitures du porte-monnaie, ainsi que celles pour le sac de voyage n° 20.

19 et 19 bis, MANCHE.

19, Patron de la manche.

19 bis, Croquis de la manche montée.

Taillez deux morceaux d'organdi ou de nansouk sur le patron n° 19, réunissez-les par deux coutures très-étroites, vous monterez à cette manche la manchette n° 9 du côté des broderies, en boutonnant sur le dessus du bras, comme l'indique le croquis n° 19 bis.

20 à 23, Sac de voyage.

20, Patron du sac.

21, Moitié du soufflet.

22, Détail du travail.

23, Croquis du sac.

Tracez sur un morceau de canevas de Chine le patron n° 20 pour l'un des côtés, et la partie du patron jusqu'à la raie, pour le second côté. Consultez le détail du travail du n° 22 de juillet, pour la manière dont on exécute le point. Le dessin est bleu croisé en fil d'or, le point du milieu est noir; les points allongés des raies sont noirs, il faut prendre trois carrés dans la hauteur pour ces points; le trait noir un peu plus marqué, de distance en distance, se fait en cordonnet d'or. — Vous brodez de même une bande sur le patron n° 21.

Taillez trois morceaux de taffetas bleu de mêmes dimensions que vos morceaux de canevas de Chine; ouatez légèrement le taffetas, réunissez les trois morceaux en suivant les lettres de raccord, pour fixer le soufflet; réunissez de même par un surjet les trois parties de canevas de Chine; fixez la doublure au-dessus par quelques points, de distance en distance, couvrez les coutures d'une ganse bleue et noire; faites les anses avec une ganse semblable.

Le sac peut se faire également en tapisserie, sur canevas ordinaire; on fera le fond couleur cuir, le dessin en soie d'Alger bleue, mais et noire. On peut remplacer les glands par une touffe de trois glands de chêne, maintenus par un quatrième; l'explication de ces glands a été donnée pour le panier à ouvrage, 20 à 22, planche de patrons de Juillet.

24 à 28, GERANIUM en papier.

24, 25 et 25 bis, Feuilles.

26, Patron de la fleur.

27, Dessous de la fleur.

28, Croquis de la branche.

Les boîtes se vendent toutes préparées, 75 cent. pour douze fleurs, chez madame Beaussier, 43, rue Richelieu.

Tous les pétales se taillent d'un seul morceau sur le patron n° 26. Mettez un peu de colle de pâte sur



le bord du bas de l'un des grandes pétales, et fixez-y l'autre grand pétale, afin de fermer la fleur. Vous mettez un peu de pâte sous le moule du cœur, et vous enflez votre fleur; puis vous enflez le dessous n° 27, que vous collez à la fleur. Vous montez votre branche en réunissant trois ou quatre fleurs inégales de hauteur, ainsi que cinq ou six boutons, auxquels vous laissez une tige très-courte. — Après avoir fortement cotonné la tige, vous la terminez en mettant les feuilles deux par deux, en regard les unes des autres; vous fixez avec la soie verte, puis vous passez au papier *serpente*.

Pour monter un arbuste, vous préparez plusieurs branches comme celle ci-dessus indiquée, quelques autres composées de boutons seulement, et d'autres n'ayant que du feuillage.

29 à 31, PORTE-BOURSE en filet.

Le filet se fait en petit lacet bleu, sur un moule de la grosseur d'un crayon.

Montez 27 mailles, fermez le rang, et faites douze rangs de 27 mailles; au treizième rang, 9 fois (1 maille — 1 diminution).

14° RANG. — 6 fois (1 maille — 1 diminution).

15° RANG. — 6 diminutions.

16° RANG. — 3 diminutions.

Taillez deux morceaux de taffetas blanc sur les patrons 29 et 30, réunissez-les sur les côtés par une couture rabattue. Prenez deux morceaux de fil de fer, l'un de 31 centimètres, l'autre de 26, vous les entourez de soie plate bleue. Vous courbez le plus grand à 11 centimètres de distance de l'un des bouts, et vous faites ensuite joindre les deux bouts que vous fixez ensemble; vous aurez ainsi le cadre du haut. Vous courbez le plus petit à 9 centimètres du bout; placez ce cadre à 2 centimètres du haut du filet, et fixez-le entre le filet et la doublure; posez le plus grand cadre, fixez-le au-dessous du premier rang du filet, et au haut de la doublure, couvrez la couture d'un rang de perles de jais blanc, posez deux rangs de perles sur le devant pour couvrir les deux fils de fer. Fixez les fonds de la doublure et du filet par quelques points; entourez d'un cercle en perles.

Attachez un bout de cordonnet à l'un des angles, enflez une longueur de 7 centimètres et demi de perles, arrêtez à une distance de 5 centimètres sur le devant du cadre du haut. Continuez ainsi jusqu'à l'autre angle; faites un deuxième rang en fixant chaque boucle de perles aux mêmes points, puis deux rangs en les fixant au milieu du premier rang de frange en perles, c'est-à-dire en commençant par attacher le cordonnet à 2 centimètres et demi de l'angle.

Fixez de même une frange en perles sur le devant

du petit cadre, en enfilant les perles sur une longueur de 8 centimètres et demi, et les arrêtant à une distance de 4 centimètres.

Pour le gland, enflez une longueur de 12 centimètres de perles dans six brins de cordonnet, réunissez-les de manière à former six boucles de 6 centimètres que vous maintenez par une perle bleue ou par un gland de chêne, dont l'explication a été donnée en Juillet, n° 20 à 22, côté des patrons.

Les ganses se font sur 20 centimètres, en tournant deux bouts de lacet bleu et un brin de cordonnet dans lequel sont enfilées des perles.

32, ALPHABET.

Consultez, pour imprimer vos chiffres, le n° 3 du côté des patrons de Juillet.

## ABAT-JOUR

Nos lectrices recevront avec ce numéro la première moitié de notre second abat-jour de bougie. Avant de réunir les deux parties avec de l'eau de gomme épaisse, on découpera le feston des deux côtés.

## TAPISSERIE COLORIÉE

Pochette à ouvrage sur canevas de Chine, brodée en point de marque avec de la soie d'Alger ponceau verte et noire, et du cordonnet d'or; les points en cordonnet d'or se font en croix sur le point de marque, ou en côté sur les deux extrémités du point qui recouvre; la pochette est doublée en taffetas vert ou ponceau, légèrement ouatée, et bordée d'une ganse verte et ponceau.

## GRAVURE DE MODES.

*Costume d'amazone.* — Robe en drap léger. — Corsage postillon garni de passementerie et grelots. — Manche étroite avec jockey en passementerie. — Col droit en toile; sous-manche en organdi avec manchettes hautes en toile. — Chapeau en paille noire orné de velours et plumes.

*Toilette de petite fille de cinq ans.* — Robe en mohair blanc. — Jupe ornée de rubans groseilles. — Berthe et manche bouffante, garnies d'un petit tuyauté groseille. — Ceinture en large ruban avec effilé. — Collet en mohair blanc doublé de taffetas blanc, orné d'un volant tuyauté groseille, surmonté de quatre rubans groseilles. — Chapeau en crin blanc orné de rubans et plumes groseilles.

*Toilette de jeune fille.* — Robe de foulard des Indes à petit semé bleu, ornée d'un volant tuyauté en taffetas bleu. — Ceinture à pointes, garnie d'une ruche bleue. — Veste grecque garnie d'une ruche en taffetas bleu. — Guimpe en mousseline avec entre-deux de valencienne. — Résille bleue avec nœud en taffetas bleu.

## ÉPHÉMÉRIDES

2 SEPTEMBRE 1666. — INCENDIE DE LONDRES.

Cet incendie, dont la cause n'a pas été connue, dura trois jours; il dévora 400 rues, 13 200 maisons, 89 églises, et plusieurs autres édifices publics.

En mémoire de ce désastre, le plus célèbre architecte que l'Angleterre ait produit, Christophe Wren, fut chargé, par acte du Parlement, d'élever une co-

lonne qui existe encore, et qui n'est pas connu sous d'autre nom que celui de *Monument*. C'est une colonne cannelée, surmontée d'une urne d'où s'échappent des flammes, et ornée de bas-reliefs et d'inscriptions latines, destinées à perpétuer la mémoire de ce terrible événement.



## Mosaïque

### EMBLÈMES ET SYMBOLES RELIGIEUX.

*Alpha et omega*, lettres grecques. — Symboles de la Divinité.

*Agneau*. — Couché sur un livre ou sur la croix, emblème de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Accompagne saint Jean-Baptiste, sainte Agnès, sainte Reine, sainte Geneviève, sainte Solange.

*Balance*. — Emblème du quatrième cavalier de l'Apocalypse, la famine.

*Baleine*. — Accompagne Jonas. Dans les catacombes, Jonas et la baleine sont le symbole de la résurrection du Christ.

*Calice*. — Emblème de la Foi et de l'Eucharistie. Attribut de saint Jean l'Évangéliste, de saint Thomas d'Aquin, de sainte Barbe, de saint Ignace de Loyola. Sur les tombeaux, emblème de la dignité sacerdotale.

Il faut peu de livres pour être savant, il en faut beaucoup moins pour être sage.

BALZAC.

Le cœur de l'homme, uniquement fait pour Dieu,

est toujours agité jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu.  
SAINT AUGUSTIN.

Venise s'est enrichie avec le blanc et le noir (le coton et le poivre).

Proverbe italien.

### CHARADE.

Mon premier te transporte au centre de Paris ;  
Il est fier ; car « c'est moi, dit-il, qui le nourris ;  
» Je suis comme le cœur de cette immense ville  
» Et de ses monuments non pas le moins utile :  
» Que je vienne un moment à suspendre mon cours,  
» La capitale à jeun voit menacer ses jours ! »  
— Mon second te ramène au temps de nos vieux [âges,

Dont il dit les hauts faits et les tendres servages,  
Les lais des cours d'amour... Dieu, la dame et le roi !  
Telle était la devise en ces siècles de foi.

— Mon entier, arme antique, est l'attribut du suisse,  
Et, quoique dans l'église exerçant son office,  
Avec *miséricorde* il n'a jamais rimé...

Mais c'est en dire assez, lecteur, tu m'as nommé.  
M<sup>me</sup> J. DE GAULLE.

### EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT : A tout seigneur tout honneur.

## RÉBUS

